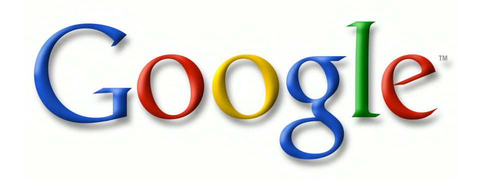


GRANDEUR ET MISÈRE

DE LA FEMME

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

1° **L'État mental et le caractère de La Fontaine**, Communication faite à la Société de Psychologie, une brochure in-8 1904 (*Aux Bureaux de la Société*).

2° **Exposé d'une théorie physiologique de l'attention**, Communication faite à la Société de Psychologie. *Janvier 1905.*

3° En collaboration :

C. Charpentier et P. Nayrac. **Mesures de l'attention chez les aliénés**. Recherches faites au Laboratoire de Psychologie de l'asile Sainte-Anne (1901 à 1904).

4° C. Charpentier et P. Nayrac. **Les Signes physiques du remords** (Journal de Psychologie normale et pathologique), n° 2, 1905.

RANDEUR

ET

MISÈRE

de la Femme

ÉTUDES

PSYCHOLOGIE NORMALE ET PATHOLOGIQUE

DE LA FEMME DANS LA SOCIÉTÉ

PAR

Jean-Paul NAYRAC

MEMBRE DE L'INSTITUT GÉNÉRAL PSYCHOLOGIQUE

PARIS

A. MICHALON

ÉDITEUR

26, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, 26

1905

A MONSIEUR LE D[r] PIERRE JANET

PROFESSEUR
DE PSYCHOLOGIE EXPÉRIMENTALE AU COLLÈGE DE FRANCE,
DIRECTEUR
DU LABORATOIRE DE PSYCHOLOGIE DE LA SALPÊTRIÈRE.

Cher Maître,

C'est sous votre bienveillante direction que j'entrepris, il y a quelques années, mes premières études de Psychologie expérimentale au Laboratoire de la Salpêtrière.

Depuis, vous n'avez cessé de vous intéresser à mon éducation scientifique. Hier encore les Études de Psychologie féminine que je présente maintenant au public attiraient votre attention et méritaient votre approbation. Aussi, mon cher maître, je vous dédie ce livre comme faible témoignage de ma reconnaissance.

J.-P. N.

PRÉFACE

De savants juristes, d'éminents sociologues et philosophes ont essayé de résoudre à leur manière la question passionnante de l'émancipation intégrale de la femme. Il nous a semblé qu'il y avait une place pour le psychologue dans ce débat. Il nous a paru même que le point de vue psychologique était de la plus haute importance.

Le problème de l'élargissement de la femme n'implique pas pour nous la connaissance des conséquences économiques ou sociales qui lui sont concomitantes : nous nous demandons simplement si la structure organique, l'état mental et les tendances ancestrales de l'être féminin le mettront à même de justifier ses prétentions le jour où il sera arrivé au terme de ses revendications. Pour le psychologue, la solution de cet intéressant débat ne réside pas dans ses conséquences mais dans ses causes. Il se résume, en définitive, à montrer la valeur physiologique et psychologique de la femme et ce sera l'objet prépondérant de notre ouvrage.

Nous étudierons, selon la méthode psychologique, les manifestations vitales — normales et anormales — de la femme dans la société. Nous la verrons apporter partout et en tout l'émotivité intense qui fait sa grandeur et sa misère.

Son élargissement ne sera possible que le jour où elle saura étouffer en elle cette hypersentimentalité, cause de toutes ses faiblesses. La femme ne peut arriver à l'émancipation que par l'éducation. C'est en cultivant sans cesse les hautes facultés psychiques comme l'attention et la volonté qu'elle s'affranchira de sa faiblesse psychologique. Puisqu'elle veut lutter, devenir active, il faut qu'elle en prenne les moyens tout en songeant que sa mission éminemment humaine et sociale, c'est la maternité.

Nous indiquerons de notre mieux, les procédés psycho-pédagogiques par lesquels la femme, habituellement passive et émotive, peut atteindre les sommets de l'action vraiment consciente et volontaire. Elle y perdra une bonne partie de sa grandeur mais elle tuera à tout jamais ce qui fait sa misère.

Paris J.-P. NAYRAC.

25 janvier 1905.

Grandeur et Misère
de la Femme

CHAPITRE I

ÉVOLUTION DE LA CONDITION DES FEMMES A TRAVERS LES CIVILISATIONS

Actualité de la question féminine. — Cinq moments de l'évolution : 1° *Préhistoire.* 2° *Fondement de la famille.* 3° *L'État, les Puissances.* 4° *Le Christianisme.* 5° *De la Révolution à nos jours. Deux problèmes impliqués dans le féminisme :* 1° *Esthétique;* 2° *Psychologique. — Position générale de la question de la femme.*

La femme tient tant de place dans l'activité de l'humanité que jamais l'on nous parlera trop de son rôle individuel et social en la multitude. A l'heure présente surtout, le sexe féminin aspire à une vie nouvelle,

veut plus de liberté et de justice, plus d'instruction et de virilité. Il veut secouer le joug des vingt siècles de civilisation qui l'ont tenu dans l'infériorité, la redevance. Il ne se contente plus du rôle exclusif de *mater familias*, il réclame de l'action et de la vie.

Il y a longtemps que le mouvement féministe a commencé mais ses prétentions n'avaient jamais été plus bienveillamment acceptées que maintenant. Déjà les administrations publiques et privées ont ouvert leurs portes à l'activité de la femme qui ne saurait se contenter de cette première citadelle et ambitionne en ce moment l'égalité totale, absolue, en droit et en morale avec l'homme.

La concurrence vitale, les conditions économiques de notre civilisation intense ont délogé l'épouse plusieurs fois mère du logis modeste qu'elle habitait. Le père ne suffit plus malgré tout son sérieux et son travail à nourrir la nichée, et la femme préparée par la nature et l'hérédité aux soins de la vie intérieure, familiale, a dû s'adapter, sous peine de voir pâtir les enfants, aux dures conditions d'un travail incessant. Mais voici que la femme s'est vue payer d'un plus mai-

gre salaire que son compagnon, que son rival en pareille matière. Son orgueil maternel s'est froissé à juste titre et nous la voyons réclamer avec persistance, de la justice et du bon droit. C'est là peut-être le point de départ le plus vivace de la question féministe.

C'est en vertu de l'autorité privée, générale et légale par la suite, c'est en raison de coutumes ancestrales imposées par l'homme viril que la femme est restée calfeutrée jusqu'à nos jours, ainsi qu'une plante d'appartement. L'homme a paralysé la femme dans son activité physique et intellectuelle. Si elle quitte le foyer c'est malgré lui et si l'aisance vient dans la famille pour le plus grand honneur de son chef la femme redevient cloîtrée. L'homme n'a jamais voulu l'esprit dans la femme parce que son œil de vainqueur persiste à ne voir en elle que l'objet, la chose, l'instrument de son plaisir. L'émancipation intellectuelle de la femme se fait en dépit de l'opposition des hommes car le féminisme est loin d'être accepté par tous. Il va de soi que l'agent actif, volontaire qui sait s'inhiber, se modérer, veut être le maître de

l'agent sentimental, faible de volonté et d'effort, qui s'offre constamment en victime aux pesées extérieures ou mécaniques. Cependant voici que le sentiment veut connaître le domaine du réel, de l'action et la femme malgré son hypersensibilité, sa fragilité, veut apprendre l'effort et la volonté pour se réclamer semblable à l'homme en esprit et en force !

Est-ce folie ou raison de sa part ? C'est ce que nous apprendront son histoire à travers les âges d'abord, et les sciences sociologiques et psychologiques ensuite.

Cinq grandes étapes nous semblent caractériser à travers l'évolution le rôle de la femme dans la famille. La vie préhistorique ne saurait nous être indifférente puisqu'elle précède immédiatement l'organisation et le développement de la famille qui constitue la deuxième étape. Le troisième stade nous conduit à l'organisation des États, des Puissances ; c'est l'heure où partiront de la Judée des hommes étranges, des apôtres convaincus d'une philosophie nouvelle, qui proclameront à la face de tous, au nom du Nazaréen, la femme égale à l'homme: Jésus

a écrit la plus belle page de l'évolution féminine; le christianisme constitue le point de départ de la dignité absolue de la femme comme personne morale. La Révolution nous fournit la cinquième étape de notre course; elle nous apprend le culte sacré de toutes les libertés. Dès ce jour la femme agrandira son terrain de vie et d'action.

I. — Dans la préhistoire, point de famille, point de collectivité organisée, constante, une dans le temps. Les hommes vivent en troupeaux, mènent la vie nomade, errante, couchent où ils se trouvent et ressemblent davantage à des loups qu'à des hommes.

Le mariage y est inconnu; la conjugaison s'accomplit au hasard de la vie et des circonstances. L'être s'unit d'amour éphémère, sans préambule, sans autre formalité qu'une mimique grossière et fugitive qui traduit un besoin commun. Hérodote sait que les tribus nomades de l'Afrique « s'accouplaient comme les bêtes d'un troupeau. » Les enfants sont parqués en commun, et dès un certain âge, amenés devant la tribu réunie, ils se voient octroyés comme père, l'adulte qui leur ressemble le plus.

Strabon (1) nous parle des tribus africaines évoluant du bord de l'Euxin à l'immense plateau de Scythée ; chez eux, « les femmes et les enfants étaient possédés en commun comme dans la république de Platon. C'est en souvenir de cela, sans doute, que la Grèce et l'Italie conserveront dans leurs mœurs une espèce d'état de promiscuité, avant-goût du mariage. C'est l'Athénien Nécrops (2), illustre parmi les Grecs, qui unit le premier l'homme et la femme en leur imposant une fidélité réciproque.

L'homme préhistorique ignore donc la législation sous toutes ses formes. Semblable à la brute, il erre sans cesse et ne songe qu'à la vie physiologique. C'est l'être princeps, frustré et privé même de la sûreté de l'instinct animal.

II. — Mais ces migrations incessantes, cette vie aventurière, sans feu ni licu, lassera bientôt l'humaine nature qui sait apprécier justement la paix et la tranquillité. Un beau jour le périgrinant plantera sa tente, se choisira une caverne qu'il sera heureux de retrouver

1. Strabon. *Géogr.* Livre VII, chapitre III, § 7.
2. Cléarque. *Athénée.* Livre III, chap. II.

chaque jour plus hospitalière. Il y cachera la plus-value de sa pêche ou de sa chasse, il y introduira la femme pour l'ornement, l'utilité de lui-même et de son intérieur. La halte par groupe nous a conduit à l'établissement du foyer stable, durable; le foyer va nous donner la famille qui nomade ou attachée sera toujours une dans la pluralité, ayant ses mœurs et ses pratiques spécifiques.

L'établissement de la famille va bouleverser l'humanité en même temps qu'il va assurer à la femme plus de dignité, plus de grandeur morale. La femme de la préhistoire vivait errante et libre, choisissant ou repoussant le ravisseur de la veille, elle était partout et nulle part. Maintenant elle va abdiquer son indépendance, sa liberté sauvage, mais elle y gagnera par surcroît. Ici le père de famille est tout, il a un pouvoir absolu. C'est le chef, le juge et le prêtre. La femme, l'enfant, l'esclave se négocient surtout au début du cycle. La pluralité des femmes est le fondement même, la condition de vie de la famille. « Malheur au foyer resté vide! »

Dans la Genèse, comme dans le Véda ou les poèmes homériques l'on voit l'influence

toute morale de la femme balancer et parfois dominer la puissance matérielle du père de famille. La femme s'y trouve très considérée parce que la base du foyer est essentiellement religieuse. Les premières maisons que l'homme édifie sont des temples, les premiers foyers des autels. La femme, dont le rôle est confiné dans la maison (*mater familias*), partage avec le mari les soins du sacrifice. Chaque famille a ses dieux propres et réserve un culte spécial aux « lares », ancêtres de la famille, dont la tombe est proche et qui veillent dans l'ombre de la mort sur le foyer familial.

Les dieux et les lares assurent le prestige de la femme par la participation qu'elle y a. Ce culte doit être transmis fidèlement, pieusement aux descendants et malheur à l'homme qui laisse en mourant une maison déserte et des autels abandonnés ! Son ombre inquiète ne trouvera jamais de repos dans la demeure des morts.

Il en est ainsi à l'origine de toutes les civilisations. En Grèce, à Rome, en Germanie, dans l'Inde et dans tout l'Orient le culte domestique a précédé le culte public. Partout

l'institution de la famille a devancé celle de l'État. Cette marche est toute normale. Quoi de plus naturel que de passer du désordre général à l'ordre partiel et de l'ordre partiel à l'ordre général !

L'homme du deuxième cycle n'a d'autre patrie que la famille ; il a un culte sacré du foyer ; il devient pour sa femme plutôt un protecteur qu'un maître. La *mater familias* est au fond assez heureuse : on la respecte, on la vénère, elle est épouse et non sujet.

III. — Le gouvernement domestique va servir de type, de modèle au gouvernement plus grand des collectivités nombreuses : l'État, la Puissance. Certaines sociétés, à commencer par l'Orient, passeront même du gouvernement de la famille au despotisme, le plus intransigeant. Dans l'État, le monarque remplace le père. Il est le seul législateur, le souverain pontife, le maître absolu de la personne et des biens de tous les sujets.

Des excès en surgiront car l'autorité patriarcale était timorée par les affections, les attaches domestiques, les sentiments puissants de la religion, tandis que le pouvoir

royal n'a pas assez de cœur pour tous ses sujets et trop peu de religiosité pour se proposer comme exemple à la multitude; aussi la puissance du roi n'aura pas de frein, elle ira sans cesse grandissante en prétentions et en abus.

La Grèce antique faite de liberté et de raison, laisse la femme dans une position tranquille mais secondaire. L'homme vit au dehors du gynécée, la femme ne peut en sortir. Cela n'empèche que l'épouse ne soit considérée et respectée. Achille pense qu'il n'est pas d'homme honnête qui ne chérisse et n'honore sa femme. Arèté, épouse d'Alcinoüs, partage la puissance et les honneurs de son mari. La courtisane, qui sort, se montre dans les rues, dans les fètes, joue un rôle presque officiel chez les Athéniens. Elle apprend son métier savant dans des écoles spéciales, et son art de plaire lui permet de s'immiscer souvent dans les affaires publiques, de faire naître des passions, de provoquer des désordres.

Ce petit peuple éminemment artiste aime surtout la femme parce qu'elle réalise, personnifie son idéal de beauté.

Chez eux la femme naît, vit et meurt dans le « gynécée » et passe sa vie aux travaux de son sexe, c'est-à-dire à faire des enfants. Ici l'homme est instruit. Des écoles nombreuses et spéciales développent son corps et des savants lui enseignent les sciences et la philosophie.

Chez les Romains, les femmes sont laborieuses comme les hommes. Elles travaillent dans les maisons tandis que l'époux et le père sont en guerre. Leur premier soin est pour les travaux du ménage. Au deuxième plan, nous les voyons filer la laine qui habillera la famille y compris les esclaves.

Trois sortes de mariages mettent ici la femme dans des positions différentes. Le mariage par « confarréation », le plus sacré de tous, pose l'épouse en parfaite égalité avec le mari. Elle participe au culte de la famille, hérite des biens de l'époux qu'elle partage avec les enfants. Le mariage, par « usage », est une forme du mariage libre. Toute femme est mariée si elle a passé une année entière avec un homme sans s'être absentée plus de trois nuits. Comment justifier une telle fidélité? nous voudrions le savoir.

Le mariage par « cœmption » est une vente simulée entre les époux. Les formalités sont fort simples. Veux tu être ma mère de famille, dit l'un? Je le veux. Veux-tu être mon père de famille, ajoute l'autre, je le veux. La chose ainsi réglée, la femme tombe au pouvoir du mari.

Cependant la Rome superbe qu'enorgueillissent des succès nombreux devient de plus en plus amie du luxe, et de la volupté. Déjà les femmes ne restent plus au foyer. Filer de la laine et penser aux soins du ménage devient un fardeau sans cesse plus lourd, pour la patricienne de l'époque d'Auguste. La femme augmente chaque jour le clinquant de sa toilette et la qualité de ses bijoux qu'elle veut rares et précieux. Son ambition dépasse maintenant les limites du foyer, elle va vers les spectacles, les réunions brillantes et perverties. Un jour le vieux Caton outré de tant de débauches élèvera sa voix pour dénoncer le fléau qui devait tout envahir.

IV. — Nous voici à l'époque du philosophe Jésus et de ses disciples et pour apercevoir les bienfaits de sa morale voyons comment

les grande religions sœurs considèrent la femme et sa liberté.

La religion de Mahomet contient dans son Coran quelques précautions bienveillantes pour la femme, mais les fidèles ne semblent pas en tenir compte.

Pour Mahomet la femme est bien inférieure à l'homme, un homme valant deux femmes. Le mari dispose de sa femme mais Dieu est puissant et a l'œil sur l'époux acariâtre. Presque toutes les législations montrent bien que le mari doit protection et fidélité à son épouse. En Turquie même la femme négligée par le mari, peut le traduire devant le cadi et le faire punir.

Toute l'Asie considère la femme comme un être de nature inférieure, couvert de travers et de mauvais penchants ; il demande une surveillance continuelle. « Femme de volupté tu n'aimes que ton lit, que ton siège, tu es paresseuse, concupiscente. »

Nous savons même que le plus illustre des représentants de la loi juive, Maimonide, déclare la femme indigne d'étudier la loi sainte.

Nos missionnaires n'ont jamais pu faire

comprendre aux Chinois que la femme eût une âme comme l'homme : aussi toute l'Asie pratique la polygamie, faisant peu de cas du sexe féminin.

Le plus grand événement vient de sonner, et le Christianisme, religion nouvelle de la Judée, que les fougueux disciples vont répandant partout, va délier les chaînes matérielles ou morales qui rivaient la fille d'Ève à l'inaction. Jésus, leur maître, proclamait solennellement l'égalité absolue de l'homme et de la femme. Il imposait aux deux époux les mêmes devoirs. Il accueillait favorablement la femme ignorante qu'il instruisait, ou la Samaritaine repentante qu'il moralisait.

Nous ne serons pas surpris de voir la femme jouer un grand rôle dès les premiers temps du Christianisme. Malheureusement les différents disciples du Christ fondateurs de l'Église, n'observèrent pas longtemps dans leur intégrité les doctrines du Galiléen. Cette prépondérance de la femme les inquiéta, ils s'empressèrent de légiférer et de proclamer dans le droit canon que l'homme était supérieur à la femme. D'ailleurs le courant

était donné, l'étoffe avait pris son pli, dirait La Fontaine, et l'Église n'empêcha pas la doctrine du maître de produire tout son effet.

Les Barbares qui viendront successivement à Rome en remontreront aux patriciens superbes par le respect et le dévouement qu'ils témoigneront à la femme. Tout le Moyen-âge, — en guerre ou en fête, — depuis France jusqu'à Germanie, vibrera sous la double égide : Honneur à Dieu et aux femmes.

La femme française qui vit avant la Révolution jouit de toutes sortes d'avantages, de privilèges, de coutumes, mais les traditions romaines ne sont pas encore effacées de notre législation et laissent le sexe faible dans une sorte de dépendance, d'incapacité juridique : Les droits des filles sont sacrifiés au profit des enfants mâles.

V. — Le grand œuvre de la Révolution va sanctionner définitivement l'œuvre du Christianisme en faveur de la femme. Des hommes superbes, exaltés, apôtres des plus nobles idées dont puissent s'enorgueillir un mortel diront bien haut : « Que toutes les libertés sont sœurs. »

A l'heure présente la situation civile de la femme est bien proche de celle de l'homme. Ne peut-elle pas disposer de son bien, tenir une banque, une maison de commerce, comparaître devant les tribunaux comme témoin ou partie ! Elle jouit de la plénitude de ses droits sur ses enfants légitimes, comme aussi elle dispose du libre exercice de son pouvoir maternel quand elle est mère sans être épouse. Cependant on lui refuse d'être tutrice ou curatrice en conseil judiciaire aussi bien qu'elle est inconnue en matière politique.

Aussi, la femme toujours plus instruite, plus consciente, évolue avec le progrès, et réclame sa liberté intégrale; elle ne veut plus se confiner dans le foyer, et désire la plénitude des droits civiques et sociaux qui sont l'apanage de l'homme. Il y a, de ce fait, nous le voyons aisément, deux questions importantes dans le problème féministe : Question de droit et question de psychologie. Mais comme les lois ne sont presque toujours que le corollaire du progrès scientifique, nous simplifions le problème en nous demandant si, sociologiquement, psychologiquement sur-

tout la femme est en bonne posture pour réclamer son élargissement.

Saint Simon avait accordé à la femme le droit de faire partie des comités directeurs de ses fameuses assemblées qui devaient présider au sort de l'Europe. Ses deux meilleurs disciples, Bazard et Enfantin, ne purent maintenir le point de vue du maître et le modifièrent notablement.

Ces deux sociologues ne pensent pas que l'homme et la femme pris isolément soient des êtres complets; ils ont réciproquement besoin l'un de l'autre pour former une unité harmonieuse. Pour eux, le vrai type social c'est le couple qui forme un tout vigoureux. Ils s'opposent à l'amour libre jugeant la mobilité dans les rapports sexuels comme contraire à la nature de l'amour et comme avilissante pour la femme. L'amour est exclusif, étroit et l'amour passager ne peut créer que de l'affection faible.

Kant avait exprimé le premier les idées de Bazard et Enfantin. Pour lui l'homme et la femme ne constituent l'être humain complet que réunis. Michelet reprendra plus tard la même idée pour son propre compte et

s'écriera : « L'homme et la femme sont deux « êtres incomplets, relatifs n'étant que deux « moitiés d'un tout (1). »

Le mariage ennobli par le Christianisme doit être respecté. Toutefois la dissolution du couple peut se faire quand elle met fin à une douleur profonde ou à une antipathie durable.

Fourier, au contraire, est fermement partisan de l'émancipation intégrale de la femme. Il veut l'égalité des sexes comme l'égale initiative dans les passions.

Auguste Comte (2), philosophe et sociologue célèbre, tranche nettement la question en défaveur de la femme. Chez elle les facultés affectives dominent tout le reste tandis que l'homme est avant tout actif, volontaire. Celui-ci est désigné pour le gouvernement politique proprement dit, la direction immédiate de l'activité publique. Celui-là est plus apte à temporiser et conseiller ; il a une influence moralisatrice. Ces aptitudes, ces tendances divergentes des deux sexes ne permettent pas de leur reconnaître des droits et des devoirs égaux.

1. MICHELET. *La Femme*, 9e édition, 1872, p. 330.
2. AUG. COMTE. *Système politique.*

Le sexe fort doit commander parce qu'il est actif ; le sexe faible obéir parce qu'il est affectif. Aug. Comte s'élève avec énergie contre tous les partisans de l'émancipation de la femme et résume en une formule tous ses arguments défavorables. « L'homme doit nourrir la femme. La principale force de la femme doit consister à surmonter la difficulté d'obéir. »

Proudhon (1) partage la même opinion que le père du positivisme. Il défend énergiquement les liens de famille tels qu'ils existent. La femme et l'homme sont tout différents. Le sexe faible, inférieur au sexe viril quant à la force musculaire, ne lui est pas moins inférieur quant à la puissance industrielle, artistique, philosophique et morale.

Somme toute, parmi ces quatre sociologues de ce dernier siècle, un seul, Fourier, réclame pour la femme l'émancipation intégrale. Il semble alors assez scabreux de se faire l'apologiste du féminisme absolu que préconisent nos intellectuelles du temps présent. Il est

1. PROUDHON *Amour et mariage*, 1 vol. in-8, 1876, p. 43, 207.

manifeste que le physique et le moral de la femme sont la plupart du temps inférieurs à l'énergie physiologique et intellectuelle de l'homme, mais n'oublions pas que la femme s'est presque toujours confinée dans une vie intérieure, plutôt passive et que l'on n'a jamais songé sérieusement à éduquer solidement son cerveau. Dans son infériorité il y a un vice d'adaptation dont la femme est irresponsable. Nous croyons que sa participation active au gouvernement des peuples, que son adaptation à la vie intellectuelle ne pourront nous donner par la suite que les meilleurs résultats. Fortifier la femme dans l'action et la volonté c'est compléter son être, c'est l'armer pour la lutte, c'est la délivrer de cette affectivité, de cette émotivité dangereuse, qui la rend esclave et inférieure en face de la vie intense des civilisations modernes. La question est loin d'être résolue, le problème est plus complexe qu'on ne se l'imagine dès l'abord et nos sociologues de maintenant se débattent longuement sur ce grave point de vue.

Ceux-ci nous avertissent que l'émancipation de la femme la détournera de son rôle

naturel et primordial : la maternité. Pour eux la femme ne peut apprendre à lutter contre l'homme qu'en cessant d'être mère. Tout ce qu'on peut lui accorder c'est la liberté large qui lui permettra une évolution naturelle. La conséquence de l'émancipation intégrale du sexe faible sera la nationalisation des enfants. Nos lecteurs se souviennent que le procédé n'est pas nouveau puisqu'il était appliqué par les humains de la préhistoire. Substituer l'État à la famille dans l'éducation totale, sous prétexte que beaucoup de parents ne suffisent pas à leur progéniture, ne constitue pas un perfectionnement. Enfin, le dernier argument de ces adversaires nous paraît le plus sérieux puisqu'il vise l'intérêt primordial de la collectivité. Ils concluent que l'éducation intégrale qui apprendra tout à tous, nous conduira nécessairement, fatalement, vers la stérilité de la race.

Les optimistes ne s'effrayent pas des complications ou des inconvénients qu'amènerait la réforme. En bons positivistes (1),

1. Positiviste est ici pris dans le sens d'objectiviste en quelque sorte.

ils partent du donné, de l'expérience (1).

L'Amérique (2), pays par excellence de la liberté, a élargi considérablement les prétentions féminines. Ici elles votent et votent bien.

Tout candidat dont la vie privée n'est pas satisfaisante se voit évincé par les groupements de femmes qui sont impitoyables pour l'amoralité.

Elles luttent courageusement contre tous les abus, font une guerre acharnée à l'alcoolisme, s'occupent activement des questions de moralité publique.

Pour nous, psychologue, nous voyons dans le problème du féminisme une question d'art et une question de psychologie.

Question d'art parce que l'atavisme, l'hérédité la plus ancestrale nous ont habitués à voir en la femme l'être doux, timide, sentimental qui nous rappelle aussi la beauté de la ligne et des formes. N'est il pas probable

1. BEBEL. *La Femme dans le passé, le présent et l'avenir*, traduction française, 1891.

2. KAETHE SCHIRMACHER. *Le féminisme aux États-Unis, en France, dans la Grande-Bretagne, en Suède et en Russie*, 1898.

que le progrès intense nous éloignera de plus en plus de l'art, de la spéculation ; que le mathématicien avec ses chiffres, l'ingénieur avec ses machines deviendront grandissants, prépondérants même, dans les civilisations futures? Dès ce jour l'art et le beau transcendantal n'auront pas grand crédit dans la société et peut-être l'homme des temps prochains préférera la femme logicienne à l'épouse sentimentale. Mais s'il en est autrement, si l'homme garde à cœur son amour du beau, la femme de l'émancipation intégrale lui apparaîtra de moins en moins suggestive. Outre l'instinct sexuel qui est impliqué dans bien des conditions extérieures, n'est-il pas à craindre que la femme en se « rationalisant » ne se rapprochera trop de l'homme viril et ne nous passionnera plus dans ce que l'amour doit avoir d'artistique et de durable ?

Question psychologique aussi parce que l'émotivité de la femme — l'affectivité disait Auguste Comte — constitue son infériorité flagrante dans la vie. Si l'action avec la conscience pleine et entière du réel représente le point culminant et nécessaire de l'intelligence humaine ; si le plus grand

ennemi de l'action c'est le sentiment, comment la femme passera-t-elle avec succès de l'état second à l'état premier? La volonté, l'effort dissocieront-ils en elle ce que les longs siècles de civilisation et la nature lui ont octroyé? Il faudra sans doute un pareil cycle de siècles pour arriver à cette « rationalisation » intégrale. L'on peut toujours demander pour elle la liberté, l'égalité sociale qui lui permettra une évolution naturelle (1). L'expérience sera fort longue mais l'on peut bien la tenter, se réservant de s'arrêter en route si elle devient dangereuse.

1. LOURBET : A. — *La femme devant la Science contemporaine*, IV, in-8, Giard et Brière, 1896.
B. — *Le problème des sexes*, IV, in-8, Giard et Brière, 1900.

CHAPITRE II

LA FOULE EN GÉNÉRAL ET LES FEMMES DANS LA FOULE

Individualité et collectivité. — Psychologie individuelle, collective ; rapports et différences avec la sociologie. — La foule, la secte, la classe. — Contagion, suggestion, impulsion de la foule et de la femme dans la foule. — Psycho-physiologie de la femme. — Action de la femme sur la foule. — Femme meneur et menée.

La foule en général. — Bien qu'on ait beaucoup discuté sur ce point, la psychologie individuelle ne peut être nettement différenciée de la psychologie collective et ces deux psychologies que nous croyons fort parentes ne peuvent, non plus, former cloison étanche avec la sociologie. L'être humain, doué de tendances fortes et faibles, exagère celle-là ou intensifie celle-ci dans la foule. C'est ainsi que les instincts ancestraux de suggestibilité, de cruauté sont à

la base même de la notion de masse et de foule.

Les psychologies individuelle et collective étudient des états statiques, des faits immobilisés dans la durée, dit-on ; tandis que la sociologie légifère sur les processus moraux ou sociaux qui régissent les peuples : c'est une dynamique. Pourtant que serait une psychologie individuelle ou collective qui ne tiendrait pas compte du processus ou de l'histoire d'un phénomène, d'une idée ? Nous ne voyons dans ces différenciations subtiles qu'un trop grand souci, qu'une trop grande préoccupation de la spécialisation. Si nous morcelons trop les sciences nous gaspillerons de l'énergie, nous provoquerons l'esprit systématique qui n'est pas loin de l'erreur. Si nous en montrons la parenté nous développerons l'esprit de méthode et de synthèse.

La foule crée des énergies, dit-on souvent, et bien à tort. Ne dit-on pas non moins souvent que rien ne se crée pour nous? la foule exagère ou provoque et c'est tout. Tel farouche révolutionnaire, suggesteur de masse, se trouve ordinairement calme, rassis dans le

silence de son cabinet, mais si vous l'amenez à parler de théories et de doctrines, qui lui sont chères aussitôt ses yeux s'illumineront, sa voix deviendra de plus en plus incisive, mordante. Nous verrons assurément en petit, dès cette heure, ce qu'il peut être dans une assemblée : entre l'homme privé et l'homme foule il n'y a qu'une différence de quantité. Si nous assistons à une manifestation quelconque de corporations syndiquées, d'étudiants ou d'élèves, que se passe t-il? tout l'élément composant exagère son individualité. Tel individu faible, timide d'ordinaire, devient farouche ou crie le plus fort maintenant. La foule, la masse a supprimé la cause extérieure de sa timidité ; sa faiblesse naturelle ne l'a prédisposé qu'à plus de suggestibilité et le voici qui crie qui hurle même. Rien n'a été créé : la foule a fait éclore ce qui était latent, tout en supprimant les obstacles spécifiques.

Composée par la multitude, la foule est un agrégat de toutes sortes de cerveaux; elle est formée par la réunion de toutes les classes de la société. Elle est très diverse d'éducation, de force, de goûts, d'aspirations, elle se caractérise par l'hétérogénéité. Il suffit

d'un suggesteur qui incarne ses passions, épouse ou possède son état mental pour qu'elle se coalise aussitôt, fasse un corps uni et solidaire. La foule « est inorganique », dit Sighele (1), parce qu'elle se forme au hasard. Tarde (2) parle « de l'âme de la foule » parce qu'elle est bien un corps social, une personnalité en soi. Il suffit d'un événement plus ou moins important pour qu'elle se « lève » immédiatement. Elle se passionne très vite pour telle grave question, pour tel événement, elle gesticule, sort dans la rue pour objectiver sa mentalité.

La secte, est un pas de plus sur la mentalité foule. *La secte* est disciplinée, suggestionnée par une idée parente, une croyance commune.

Les agrégats de la secte sont aussi très divers mais les aspirations sont communes. C'est le premier groupe homogène bien constitué, dit Lebon (3). L'esprit de secte,

1. Sighele. *La foule criminelle*, p. 19. Alcan, 1901.

2. Tarde. *L'opinion et la foule*, Alcan, 1901.

3. Lebon. *Psychologie des Foules*. Alcan, 6e édition.

c'est la communauté de but et de fin. Le but est ici connu, impliqué avant le groupement, la socialisation. La secte est surtout intellectuelle. La foule au contraire est une enfant, elle est impulsive, elle ne sait pas toujours ce qu'elle veut et rarement où elle va. Elle ne peut répondre d'elle-même un instant ; elle ignore ce qu'elle fera demain, tout à l'heure. La secte est régie par un programme commun et chaque membre promet de l'observer, de le propager, de le défendre. La secte est disciplinée par son code, elle n'a pas besoin de suggesteur : elle obéit à une idée et non à un homme. Tandis que la foule réclame toujours un maître, un César qui la conduira où il voudra, parce qu'elle est impulsive, changeante ; la secte dure à travers les siècles avec la force de ses idées.

La classe. — Nous ne croyons pas que l'esprit de « classe » soit plus discipliné, plus unifié que l'esprit de secte. L'esprit de classe n'est autre qu'une agglomération d'individus à tendances différentes qui ne sont liés que par des intérêts matériels communs. Derrière le professeur universitaire qui vit en

bonne harmonie apparente avec ses collègues, l'on trouve l'homme indépendant, qui a ses vues propres, son système spécial sur le monde et la vie : il devient fréquemment alors antinomique à ses collègues. N'en est-il pas de même de l'armée, de la justice ou de tout autre classe organisée ?

La foule et son mécanisme. — La femme tient un rôle fort important dans la foule. Sa sensibilité y entre pour la meilleure part. La foule obéit surtout à trois chefs de motifs : imitation, contagion, suggestion. La foule appartient plutôt au sexe faible qu'au sexe fort parce qu'elle est impulsive, changeante et à la merci des événements extérieurs ; qui dit foule dit enthousiasme, découragement et caprice.

L'esprit d'imitation étant chez l'individu, nous le retrouvons ici à un degré très éminent. Pénétrez dans une assemblée politique ou autre et vous constaterez que le moindre coup de sifflet, le moindre mot plaisant trouvent un écho dans chaque spectateur. Nous nous souvenons d'une réunion électorale parisienne : un ouvrier, candidat peu habile, peu exercé, se présenta lui-même, aux élec-

téurs réunis et commença l'exposition de son programme. Il était émotionné, sans aucun doute, puisqu'il revenait sans cesse sur le même point. « Il travaillait de ses mains, n'avait pas l'instruction mais l'honnêteté ; et il recommençait de plus belle « insistant qu'il travaillait de ses mains, enfin qu'il était cordonnier » ; un malin s'écria d'un air railleur « un gnaff quoi !!! » Aussitôt un rire général et prolongé se déchaîna sur le pauvre candidat qui, suggestionné lui-même par cette moquerie unanime, dut regagner sa place. Nous le voyons, le rire est éminemment social et la foule répond immédiatement, en l'exagérant, à une excitation hilarante. Il a suffi ici d'un mauvais plaisant pour déconcerter un homme plein de bonnes intentions ; il a suffi d'une badinerie assez vulgaire pour soulever un rire général, un enthousiasme collectif. Le fait est si vrai que la « claque » des théâtres n'a pas d'autre but que de soulever, provoquer par moment, l'approbation, la sympathie nécessaire.

L'imitation est partout parce qu'elle est le fondement nécessaire de l'homme qui est essentiellement imitateur. La science doit

beaucoup à la curiosité imitative. Presque toujours le fils imite le père, l'élève son professeur. L'imitation mode (1) dont nous parle Tarde est aussi des plus répandues. La Fontaine qui s'y connaissait disait gentiment: « L'homme est mouton, moutonnaille. » La plupart des Français esclaves de la mode ou de l'usage pensent que la coutume fait loi. La coutume est stable, la mode évolue sans cesse. L'imitation sympathie est faite de respect, d'affectivité plus grande. Je puis faire mon petit Richelieu, mon petit Victor Hugo ou mon petit Pascal parce que je les affectionne particulièrement et que je crois bien agir en les imitant dans la mesure de mes moyens.

La contagion est un des phénomènes les plus curieux que nous offre la collectivité. Il suffit que le rire ou la colère atteigne une unité pour que toute la masse réagisse de même.

L'orateur qui déchaîne de l'enthousiasme, qui provoque des énergies, qui fait des con-

1. TARDE. *Lois de l'Imitation*, Paris, Alcan 1900.

vaincus plus « convaincus » que lui-même agit par contagion.

Le spectateur éprouve souvent le besoin de détourner la tête vers son voisin pour se rendre compte de sa mimique, constater inconsciemment sa suggestibilité, la renforcer presque toujours par les paroles classiques « n'est-ce pas que c'est bien ? »

La suggestion. — Bernheim définit fort justement la suggestion « l'acte par lequel « une idée est introduite dans le cerveau et « acceptée par lui. » Comment forcer un esprit à accepter ainsi une idée sans contrôle ? (1) D'ordinaire, l'on habille, dissimule habilement le vrai but. L'on a recours presque toujours à la sophistique tant malmenée par Socrate. Cet orateur qui veut prouver qu'un petit nombre de mortels seulement seront sauvés (2), après avoir montré le bras terrible de la Justice divine, et la concupiscence coupable des hommes, fait un coup de théâtre. Il transporte en un trait la question parmi

1. Nous parlons ici, bien entendu, de la suggestion à l'état de veille.

2. MASSILLON. *Sermon sur le petit nombre des élus.*

l'auditoire qui l'écoute. Le voici qui invective violemment ses fidèles; s'il y en avait seulement dix de justes parmi eux la ville serait sauvée, mais hélas ils sont tous coupables, contaminés : Aussi le glaive de Dieu sera inexorable, terrifiant. Tous les spectateurs pâlissent, s'interrogent et sortent frémissants de ce lieu où ils se sont vu condamner sans merci. Dès ce jour, ils seront hantés fortement par l'idée de leur salut et par l'esprit de pénitence. C'est là l'effet de la suggestion.

Ce tribun politique qui veut attirer la pitié sur le pauvre paysan qui même très âgé ne connaît malheureusement pas encore le repos choisit une vieille, ridée, tremblante, chancelante et courbée par l'âge. Par un lourd soleil de juillet nous la voyons porter péniblement un lourd fagot sur la route poudreuse, désolée, n'ayant que son ombre pour toute compagne (1). L'orateur nous attendrit, nous convainc, plus ce jour-là de la misère du peuple, que toutes les statistiques savantes de nos économistes. Dans ces

1. Jaurès.

deux cas, la sophistique fait les frais de la scène. Cette logique imparfaite fait vibrer les vieilles cordes du sentiment, réveille en l'homme l'émotivité et le prépare agréablement à la suggestion qui le fera agir pleinement selon la volonté du suggesteur, du meneur.

La foule est à la merci du meneur qui connaît toutes les ficelles de son art, qui sait toutes les ressources de la tragédie émotive. Mais cet instinct d'imitation que la foule exagère, cette contagion mentale, atteignant chaque unité du groupement, cette suggestion acceptant ou agissant spontanément selon le vœu ou plutôt l'ordre du meneur conduisent souvent, l'on n'en doute pas, aux pires excès. La foule a donc un caractère propre, bien délimité ; elle est éminemment sentimentale, elle est passive, elle est de sexe féminin.

Psycho-physiologie générale de la femme. — De constitution plus frêle, moins bien musclée que l'homme, la femme possède presque toujours un encéphale plus petit et moins lourd. C'est dire qu'elle est plus faiblement organisée, qu'elle offre moins de résistance

que le mâle, aux influences extérieures. Selon Fouillée (1), les ovules femelles sont plus passifs, plus gros, d'une température moindre, ce qui serait un signe d'intériorisation.

Les ovules mâles, au contraire, sont plus actifs, plus petits et d'une température plus élevée : il y aurait là une marque d'extériorisation. Dans toute la série animale, le courage de la femelle est défensif, celui du mâle est actif, offensif. Lombroso et Ferrero (2) qui ont longuement et souvent parlé de cette question estiment que la femme est rarement anormale, rarement dégénérée. La notion de dégénérescence implique une dissociation, une atrophie quelconque de l'organisme. Il y a dégénérescence quand il n'y a plus équilibre entre les facultés physiologiques ou psychologiques. La majeure partie des femmes sont dissociées par le manque d'équilibre mental. L'action, la volonté

1. Fouillée. *Tempéraments et caractères*, 1 vol. in-8. Paris, Alcan.

2. Voir les œuvres diverses de ces deux auteurs et spécialement : *La femme criminelle et la prostituée,* 1 vol. in-8. Paris, Alcan, 1896.

qui maîtrise les événements, tient compte des circonstances, s'adapte aux différentes circonstances de la vie, font très souvent défaut à l'être féminin. Il est tout cœur, se donne sans compter, ne garde rien pour la lutte vitale dès qu'il a un grain « d'amour dans son magasin » ; aussi les pesées extérieures, intérieures influent-elles considérablement sur ce corps frêle, sur cette conscience pitoyable à force d'être bonne ! La passion gâte tout chez la femme : L'affectivité tue chez elle tout son demi-fonds de volonté et de caractère. Nous dirons plus loin ce que nous devons penser de l'opinion des médecins italiens. La femme est surtout régie par sa grande sensibilité ; aussi sensitive à elle seule — sinon plus — qu'une foule tout entière, elle est amenée souvent à commettre des excès, des crimes même.

Quels sont ses crimes favoris ?

Contre toute attente, la maternité lui sert plus souvent de prétexte que l'amour pur, que l'amour passionnel. Ses crimes les plus familiers sont l'infanticide, l'avortement, l'empoisonnement.

La plupart du temps elle tarde à accom-

plir ses actions mauvaises, elle les couve longuement — surtout si la jalousie s'en mêle — mais le jour où n'y tenant plus, elle éclate, nous la voyons méchante, cruelle à l'excès, avec des raffinements de haine que ne trouverait pas l'homme viril. Sa cruauté vient tout entière de son affectivité. Qu'y a-t-il de plus désordonné qu'un navire sans pilote ? La femme ne sait pas se commander, se modérer. Son rôle social est avant tout passif. La femme manque souvent d'équilibre mental.

Psycho-physiologie générale de la femme dans la foule. — Gouvernée par de telles tendances que va faire la femme dans la collectivité ? comment va-t-elle s'y comporter ? Quelle sera son influence ?

Nous savons que l'état foule implique deux éléments, le meneur et le mené. Le Dr Rossi (1) nous montre bien qu'il y a deux sortes de meneurs. 1° Le meneur immédiat (orateur, écrivain, tragédien) qui incarne l'état mental général d'une société, qui vibre

1. Rossi. *Les suggesteurs et la foule.* Traduct. *française*, 1 vol. in-12, Michalon, Paris 1904.

intensivement pour toute la masse. 2° Au contraire le meneur de haute envergure, souvent génial, est à l'opposé des préjugés du moment; il ne flatte pas, il intimide; qu'il soit orateur, écrivain ou tragédien, le meneur est toujours d'une sensibilité très affinée qu'il sait commander, modérer, à volonté. Il vibre pour toute la masse, il sait flatter ses préjugés, attiser ses passions; il les traduit par des jeux physiognomoniques intenses qui déchaînent l'enthousiasme, le délire général d'une foule terriblement suggestionnée et menaçante.

La phrase célèbre des grenadiers de Napoléon le plus grand suggesteur de ce genre, — ils grognaient mais le suivaient toujours, — est restée légendaire. Napoléon était bien le contraire de la foule qu'il a suggestionnée si longtemps.

Après la Révolution, le peuple français ne demandait que le repos, la paix dans le travail; meneur extraordinaire il la poussa sans cesse à l'action, au carnage. Le meneur médiat est un tyran, un volontaire qui commande. Il est l'antinomie même de la foule qui s'écoule à ses pieds. Il la sait faible et s'en sert comme il l'entend. Ce meneur est

de haute taille, et le bien ou le mal qu'il fera sera considérable. La femme, en raison de son rôle familial, sédentaire, est presque toujours menée et rarement meneur. Elle incarne ainsi, nous le répétons, le type même de la foule.

L'homme par sa certitude, sa raison, la persuade facilement. Elle est tant habituée à obéir que nous la voyons céder la première dans la foule. Peu volontaire, elle est ballottée par toutes les impulsions de la masse : elle en reçoit tous les chocs, en souffre ou en jouit abusivement, et sur le moment nous la voyons parfois devenir cruelle, méchante : c'est l'heure où elle joue son rôle de meneur. Son activité sera de courte durée car l'impulsivité l'épie sans cesse.

Lors de la grande Révolution, le 6 octobre (1), une foule de femmes hurlaient dans Paris, sans but, sans plan, sans méthode. Mais bientôt le conventionnel Maillard, s'avança froid, calme, austère, formant un contraste frappant avec l'effervescence de ces échevelées. Que se passa-t-il ? Il devina aus-

1. MICHELET. *Les femmes de la Révolution.*

sitôt qu'il manquait à cette masse un but, une activité définie ; d'un air calme, tranquille il ordonna la marche sur Versailles ; les femmes, munies d'armes dangereuses, s'empressèrent de lui obéir en prononçant des injures le long de la route : Ici, le contraste a suffi pour produire la suggestion. Et ce Quasimodo affreux, hideux, n'a-t-il pas été choisi unanimement, spontanément par une foule en délire comme le pape des fous (1)? Le contraste est un des mobiles les plus violents qui excitent une foule, surtout s'il y a des femmes : « Tout à l'heure, dans la ville des mineurs, l'on portait des morts silencieusement, mystérieusement presque, dans les rues demi-désertes. La nouvelle se répandit vite, les femmes sortirent dans les rues, angoissées car ce silence les exaspérait ; elles ne tardèrent pas à pousser des cris de bêtes fauves se demandant anxieusement à quelle porte le triste cortège s'arrêterait (2). » La femme est la plus généreuse, la plus sensible dans les disettes, les malheurs. Pendant la guerre nous la voyons pleine d'abnégation,

1. Victor Hugo. *Notre-Dame de Paris.*
2. Zola, *Germinal.*

de dévouement. La femme se révèle grande, stoïque, dans la douleur.

Le meneur femme. — Le meneur femme n'est donc pas comparable à l'homme, à un Napoléon, par exemple, dont la volonté de fer, prévoyait, organisait, dirigeait tous les détails d'une campagne. Le meneur homme en général est un calculateur qui sait la valeur, la portée de ses coups et de ses actions. Le meneur femme est presque toujours un voyant, un halluciné qui prend son rêve pour une réalité; un délirant à idée fixée qu'il objective et ne modifie pas.

Cette femme qui a reçu dans la nuit une révélation de Dieu, lui assurant qu'un célèbre condamné est innocent, ira dès le lendemain, répandre autour d'elle cette nouvelle. La victime doit être réhabilitée parce que Dieu l'a dit; elle visitera tous nos gouvernants et ne sera arrêtée enfin que chez le chef de l'État (1). Bernadette se déclarant l'Immaculée Conception n'a pas agi autrement. Simple, inculte, rêveuse, elle se bâtit un beau jour des hallucinations qu'elle confie,

1. Observation de l'auteur.

sous la plus grande réserve, à un voisinage non moins ignorant.

La chose cependant, fera son chemin, s'emplissant, se grossissant à chaque étape de l'imagination de chacun. Un beau jour le tout éclatera, grossi, comme un mythe rapide et la foule béate, naïve, louangera la prophétesse, la sainte. Ces femmes mystiques ne sont que des hallucinées et ce qui nous le prouve c'est la rigidité de leurs hallucinations qu'elles ne savent pas varier. A tout moment et en toute occasion, elles vont répétant leur vision dans les mèmes termes, de la même façon, dans le même cadre.

La foule rit et veut qu'on martyrise ce vilain *Quasimodo* dont on s'est moqué tout le jour. Maintenant, il faut se divertir en le faisant pâtir sur un bûcher. Une jeune fille, tout en blanc se détache de la foule et calme, tranquille, gravit lentement le bûcher pour désaltérer cet être hideux mais bon qui a nom « Quasimodo ». Aussitôt la populace ne rit plus, prise d'une pitié générale elle réclame à grands cris la mise en liberté du pauvre martyr.

M[lle] de Sombreuil, entourée de farouches révolutionnaires, défie leur pari en

buvant le sang humain qui doit délivrer son père. Dans leur enthousiasme, ils se promettent d'immuniser le vieillard et la fille contre toute inquisition future.

Nous le voyons, le sentiment qui fait devenir la femme populaire, qui la crée meneur est toujours prédéterminé par quelque sentiment supérieur, primordial pour elle : la pitié ou l'amour. La douceur de ses traits, la beauté de sa personne suffisent à calmer la foule la plus outrée, l'homme le plus coléreux.

Tous les fabliaux du Moyen-âge pétillent d'anecdotes, sur le rôle charmeur qu'elle jouait auprès des barbares les plus puissants. D'un geste de fée elle savait calmer, désarmer ces natures incultes et violentes. L'*Iliade et l'Odyssée* nous montrent bien que la suggestion féminine n'a pas échappé aux Grecs subtils. Avec quelles ruses, fines, délicates, Pénélope sait amuser les prétendants, en attendant le retour tant souhaité du mari si longtemps absent !

Charlotte Corday, du haut de l'échafaud, en impose à la foule révolutionnaire, venue pour se réjouir de sa mort, par sa grandeur d'âme, sa sérénité. Jésus de Nazareth n'est-il

pas l'objet de la pitié des femmes lors de son crucifiement? J'oubliais Jean, mais je songe que sa sensibilité d'homme était toute féminine.

La mort de Lucile Desmoulins, femme de Camille, ne fut pas moins tragique. « Chaque spectateur souffrit et pâlit. » Une voix unanime, une de ces voix qui portent malheur s'éleva : « Oh! ceci est de trop! » (1) Et la du Barry, fille de concupiscence, ne mourut-elle pas mille fois avant de monter à l'échafaud? Toute la foule en fut émue (2).

L'adolescente de treize ans, repliée sur elle-même, et pourtant belle « en son corps de souffrance » va soulever l'enthousiasme général, qui atteindra les hauts sommets du délire dès que sortant de la piscine, la foule s'écriera : miracle ; elle est guérie. « Cette jeune fille était admirable et vraiment faite pour convertir et entraîner la foule (3). »

Qui ne connaît l'odyssée des dix ou douze mille Vendéennes qui auraient suivi leur mari jusqu'au bout du monde (4).

1. Lamartine. *Histoire des Girondins.*
2. Michelet. *Histoire de la Révolution.*
3. Zola à *Lourdes.*
4. Michelet. *Les femmes de la Révolution.*

La femme entourée de ses enfants est toujours respectée. La pitié pour les enfants augmente le respect et l'admiration pour la mère. « Marie-Antoinette fut forcée de paraître au balcon ; elle y vint avec ses enfants. La Fayette s'y présenta et, s'associant au péril de la mère, lui baisa la main (1). » Le peuple surpris, attendri, ne vit plus que la mère et applaudit frénétiquement.

L'idéal de pureté, de chasteté, de simplicité étonne et frappe davantage la foule que la force. Jeanne d'Arc suggestionna par sa beauté simple, son air candide et naïf. Après sa mort, les Anglais, trop tard repentants, s'écrièrent : « Nous sommes perdus, nous avons brûlé une sainte. » Durant la Révolution, les condamnations de femmes, les spectacles déchirants qu'elles offraient à la guillotine précipitèrent la perte du dictateur Robespierre.

Les ardents défenseurs de Lutèce ne parvinrent pas à arrêter les barbares, mais la douce Geneviève y réussit. La femme agit par la

1. Michelet. *Les femmes de la Révolution.*

douceur, la beauté : avec ces deux talismans, elle calme la foule la plus atroce, la conduit aisément, la pousse vers la générosité, la grandeur d'âme.

CHAPITRE III

FOLIE DES FOULES ET DE LA FEMME DANS LA FOULE

I. — Les femmes et la misère : peste, famine, etc. Femmes criminelles : crimes à deux, crimes collectifs. — Les femmes et la contagion mentale : religiosité, épidémies de folie au Moyen-âge dans les temps modernes.
II. — Sadisme des foules et des femmes dans la foule.

La femme avec son affectivité, sa sensibilité intense, se montre dans la foule, beaucoup plus cruelle que l'homme : c'est toujours elle qui provoque les actes de cruauté, de sadisme quand elle ne les accomplit pas elle-même. Le sentiment amoureux, passionnel la rend raffinée dans sa vengeance. Sighele n'a-t-il pas dit : « la femme est plus cruelle et plus forte par la ruse. » Les crimes à deux nous montrent souvent la femme dans tout ce qu'elle a d'inhumain. Le parricide par « cupidité », disent Pitres et Régis, constitue la carac-

téristique des paysans âpres au gain qui font souffrir aux vieux les pires atrocités. Ils ne veulent lui servir la rente dont il a tant besoin et sont parfois las de le nourrir. La femme joue ici le rôle primordial : elle incite sans cesse le mari, le fils, à maltraiter le père. Un beau jour le pauvre vieillard, dont la vie n'est qu'un long carême, reçoit traîtreusement le dernier coup de grâce.

Sighele (1) parle de ces femmes siciliennes qui lors de la révolte de la faim, tuèrent les gendarmes et mangèrent leur chair. Cet acte de folie, cette aberration mentale étrange est un exemple fameux de l'impulsion ultime qui peut atteindre la femme.

C'est la Commune : un homme marchant d'un bon pas passe insouciant devant un groupe de soldats près des fortifications. Il est arrêté, interrogé, examiné : pour son malheur il a de fortes moustaches. C'est un gendarme, crie-t-on tout de suite. « Fouillez le ! si c'est un gendarme, nous allons le manger ! » Une femme soldat se fait remarquer par la grossièreté de son langage ; elle injurie la pauvre vic-

1. SIGHELE. *La foule criminèlle*, 2e édition, Paris Alcan, 1901.

time. L'homme est rapidement condamné à mort : il est conduit rue de la Vacquerie. Le premier coup de fusil le terrasse; bien qu'ayant le bras fracassé il se relève presqu'aussitôt. Marceline sort des rangs et s'écrie : « Laissez-moi faire, laissez-moi faire. » En un clin d'œil elle applique le fusil sur la poitrine du pauvre malheureux et fait feu : l'homme tombe. « Comme il remue encore, d'un coup de « crosse, elle lui donne le coup de grâce (1). »

Cette Théroigne de Mirecourt ne fut-elle pas d'un héroïsme sanguinaire? Son impétuosité ne souffrait aucun obstacle, elle ne reculait devant aucun forfait. Mais le rôle de meneur fatigue vite la femme qui n'est d'ordinaire pas faite pour l'activité. Elle se promet du courage mais elle ne le garde pas longtemps. Nous savons que Louison Chabry chargée de mission auprès de Louis XVI, s'évanouit presque dans ses bras. Celui-ci l'impressionna tant qu'elle s'écria à la sortie « Vive le roi! » : ses compagnes la traitèrent de vendue et voulaient l'écharper (2).

1. Maxime du Camp. *Les convulsions de Paris.*
2. Maxime du Camp. *Les convulsions* de Paris.

La femme la plus tenace, la plus exaltée pour le crime, la plus capable de méchanceté c'est la prostituée. Cette créature déchue nous rappelle, par sa servilité, sa soumission, les temps les plus primitifs de la civilisation. Elle n'est plus une personne mais une chose. Elle est sous la coupe, l'autorité méchante du souteneur.

Si une révolution éclate, l'armée des souteneurs et de leurs maîtresses devient redoutable. Leur unité fait leur force. Ce sont eux, à l'encontre de la pensée de Fourrier, qui réalisent bien l'unité dans la pluralité : ils constituent un type fort puissant, harmonieusement laid. La fille soumise, souvent battue, mais toujours contente au demeurant, devient entre les mains du souteneur une personne des plus dangereuses. Consultez les feuilles judiciaires et vous constaterez combien est grand le nombre de crimes qui se commettent chaque année par les gens de cette espèce ! La prostituée s'y trouve compromise presque toujours, mais elle y joue un rôle plutôt passif qu'actif : c'est par ordre et non par goût qu'elle agit.

La femme criminelle est toujours excitée,

nous le savons, par quelque motif puissant. Lors du siège de Paris, les femmes souffrent les premières de la faim: elles se plaignent amèrement, crient, gesticulent, commettent des excès de toute sorte. L'alcoolisme prédispose beaucoup aux actions criminelles. Chez les mineurs en grève ce sont toujours les femmes, grandes buveuses, qui excitent les hommes à mal faire.

La misère réunit bien vite la foule. Dans la joie, comme dans la tristesse commune, l'être humain aime à se rassembler parce qu'il sait inconsciemment que le malheur des autres le rendra plus clément pour le sien. La faim, l'instinct le plus ancestral, le plus primordial de la nature humaine, la faim qui constitue le fond de notre vie de conservation, pousse l'homme et surtout la femme aux pires aberrations, quand elle ne peut être satisfaite. Souvent la folie à deux nous découvre un long roman de lutte tenace contre la faim, la disette.

Le Moyen-âge de notre histoire, qui connut bien des famines, nous offre souvent le triste spectacle de foules féminines délirantes, lasses de lutter contre la faim, traduisant

leur fatigue par insuffisance d'absorption, en des crises hystériques variées, et par des danses folles. Durant ces luttes des temps médiévaux contre la faim ou la peste, des femmes héroïques, stoïques surgissent, souvent et nous édifient par leur énergie et leur abnégation. La Saint-Barthélemy permit à des quantités de femmes de se révéler dans toute leur bonté.

Plus que l'homme, la femme subit facilement et à tous les degrés la contagion mentale. Sa propriété d'excitabilité intense doit correspondre à une réceptivité non moins affinée. Nous parlions de danses folles tout à l'heure mais ce n'est pas là un cas rare, isolé de contagion mentale. Le Dr Dubois de Berne (1) nous cite des crises communes d'hystérie, sous la forme de danse de Saint-Guy : Trente fillettes de Bâle furent prises de douleurs articulaires et de mouvements convulsifs des bras et des jambes. Il fallut les isoler pour faire cesser cette épidémie de nervosisme (2).

1. Dubois (de Berne). *L'esprit et le corps*, 1 vol. in-12.
2. *Id. Les psycho-névroses*, Chap. Suggestib. in 8. Paris, Masson, 1904.

Nous connaissons tous la contagion du bâillement, les mouvements involontaires que font nos enfants lorsqu'ils assistent aux farces d'un clown, au théâtre des marionnettes ? Ils vivent et répètent toutes ces scènes.

Et nous adultes au sens rassis, ne versons-nous pas des larmes au théâtre, alors que nous savons bien que tout ce qui se passe devant nos yeux est factice, imaginaire !

Gabriel Tarde (1) nous citait, dans une conférence mémorable, un exemple typique, frappant de suggestibilité et de contagion. Un conférencier montre un jour, à une nombreuse assemblée, une carafe hermétiquement fermée et qui contient un liquide rare d'une odeur spéciale. Il prie les spectateurs de lever la main dès qu'ils auront perçu l'odeur du flacon qu'il vient de déboucher. Au bout de quelques minutes une première personne se lève, puis une deuxième et l'odeur va gagnant l'auditoire par rangées régulières, par filons parallèles, par petits paquets ; enfin tout le monde sentit l'odeur

1. Tarde. Conférence faite à l'Institut psychologique, 1901.

quelques instants après. Plusieurs personnes mêmes, furent tellement incommodées par cette odeur qu'elles éprouvèrent le besoin de sortir. Quand nous saurons que la carafe ne contenait que de l'eau pure et limpide nous comprendrons bien vite la portée de ce superbe cas de suggestibilité, et de contagion.

Zola nous a bien montré dans *Germinal* toutes les angoisses, éprouvées par une foule qui se contagionne intensivement, en présence de la famine. Combien sont dures ces longues journées sans pain, ces nuits sans sommeil, ces jeûnes imposés ! Ce n'est qu'à la dernière minute cependant que les esprits éclateront comme un éclair et que les femmes accompliront leurs excès : maintenant plus de frein, la porte est grand'ouverte à la folie. Mais le faible n'aime pas endosser de responsabilité et les actes mauvais de la foule et des femmes surtout sont toujours systématisés. Souvent l'on fait retomber la faute sur quelqu'un. Le gueux que la famine assiège, qui vient de prendre illicitement de quoi nourrir son corps épuisé vous parlera de la fatalité qui le poursuit, de la société mal

organisée. Le sentiment du remords est tellement impératif en la nature humaine qu'elle est obligée de se justifier, de se leurrer souvent elle-même, pour apaiser la honte intérieure, qui fait suite à toute mauvaise action.

La femme que nous savons plus faible que son compagnon, moralement et physiquement, se trouve la première vaincue par la misère. Elle éclate en sanglots, exagère par ses contorsions, ses lamentations le triste de la situation : elle décourage l'homme le seul capable de lui venir en aide. Durant la guerre de Trente Ans, l'Allemagne fut en proie à toutes les horreurs de la famine. Les femmes erraient par groupes dans les forêts, hurlant et criant comme des bêtes fauves. Legrand du Saulle (1) définit fort bien dans ses œuvres l'état mental des femmes durant la Commune. De nos jours Zola (2), dont l'œil de subtil observateur a tant aidé la psychologie, nous a montré dans tous ses détails le processus de la contagion de la faim dans les

1. LEGRAND DU SAULLE. *Délire des persécutions*. Paris, Delahaye, 1875.
2. ZOLA. *Germinal*.

foules féminines. Durant la grève, l'on ne touche que quelques sous et les femmes se montrent dans le creux de la main le modique pécule.

« Regardez (s'écrient-elles) ils ne lui on donné que ça, « n'est-ee pas se f... du « monde? » — Et moi donc, s'écrie l'autre, il « me faudra vendre mes chemises. » Une clameur monta, les violences recommencèrent. »

Michelet, l'historien du peuple et de la souffrance, nous fournit un tableau saisissant de la famine durant le 6 octobre de la Révolution « La faim était devenue atroce. Personne ne sentait cela plus vivement que les femmes. Les grandes misères sont féroces, elles frappent plutôt les faibles, elles maltraitent les enfants et les femmes plus que les hommes (1). » Ceux-ci s'agitent, vont, viennent, finissent par trouver une bouchée tandis que la femme passive, tuée par la douleur, reste en un coin et meurt d'inertie. Elle ne se révolte qu'à la dernière période de fatigue : alors elle devient lionne furieuse, capable des plus cruelles atrocités.

1. Michelet. *Histoire de la Révolution.*

La femme sensitive et faible est en première ligne de la folie et du crime. S'il s'agit de provoquer des luttes, de faire du bruit, d'accomplir des atrocités d'autant plus féroces, qu'elle se sentira moins seule, elle n'hésite pas un instant, car même meneur elle est menée par une forte émotion, une douleur intensive. La femme meneur a toujours un motif souvent immédiat qui la pousse à tant d'énergie. Dans la misère elle souffre pour toute la famille. Chaque enfant qui se plaint lui brise les entrailles, la fait se torturer davantage.

Nous avons vu dans la folie à deux, modèle typique de la folie des foules, la femme précipitant les événements et poussant le mari aux pires excès. Mme J. obtient un bureau de tabac à la suite de la mort de son mari qui s'était distingué particulièrement lors de la guerre de 1870. Son fils très timide et faible reçoit une instruction des plus soignées. Cette femme éclate un beau jour en délire de persécution, et affirme que tous les généraux des guerres récentes sont conduits par son mari. Plus tard, par dérivation, elle transporte l'activité de son idée fixe dans des ouvrages

« incohérents » qu'elle fait éditer à grands coups d'argent. Ses volumes ne se vendent pas mais ils sont soi-disant très recherchés en Allemagne grâce à la traduction d'un savant français qui s'est accaparé ses œuvres. La voici qui écrit de nombreuses lettres, fait afficher des proclamations saugrenues contre le ravisseur imaginaire de ses élucubrations intellectuelles. Elle est maintenant une persécutée complète.

Le fils écoutant chaque jour toutes ses histoires s'en convainc aisément. Le médecin ayant fait appeler ce dernier pour qu'il fournisse des renseignements sur la mère, constate que le mal l'avait également atteint complètement. Ayant joué le rôle passif, il le manifeste moins au dehors. Il répète l'histoire de sa mère dans les mêmes termes, avec la même prétention et assurance de vérité (1). Celle-là est excitée, agitée, celui-ci est calme, soumis. Celle-là parce que active, violente est le meneur. Celui-ci, faible, passif est le mené. Selon Diderot l'épidémie mentale des femmes n'est imputable qu'à

1. Observation de l'auteur.

la première qui commence : c'est la seule criminelle, les autres sont des malades. Cette opinion est inhumaine, car la première obéit à son tour à une suggestion initiale, et les contagions collectives de femmes ne relèvent que de la pathologie.

La folie des foules se communique instantanément, par choc émotionnel, dirait M. Janet (1). Il n'y a pas de loi progressive qui nous explique la contagion mentale.

La femme agit d'abord sur sa semblable et l'homme se trouve le dernier atteint. Sighele (2) nous cite toute une famille atteinte d'extase religieuse qui tua un pauvre jeune homme qu'elle croyait possédé du démon. Nous connaissons une histoire parente où le père fut atteint le dernier et encore sous le spectacle sensationnel de toute sa famille qui priait, adorait avec une ferveur ultraterrestre (3).

La femme, nous le voyons, fait vite sien-

1. Voir: a) *Névroses et idées fixes*; b) *Obsessions et psychasthénie.* Tomes I et I, 2 vol. in-8. Paris-Alcan, 1903.

2. Sighele *La foule criminelle*, déjà cité.

3. Observation de l'auteur.

nes les souffrances d'autrui, s'assimile rapidement toutes les influences extérieures, et excelle par sa mimique toujours expressive, tragique, à les faire passer chez les autres. Si nous ne craignions d'être mal interprété, nous dirions que la femme est le meilleur comédien, tragédien de la vie sentimentale, le meilleur acteur des grandes joies, des grandes calamités publiques. La beauté de son corps, la pureté de ses formes, l'expression intense de son regard d'illuminée collaborent étrangement à la transmission de la folie des foules. A Lourdes comme dans les catastrophes, au moment des pestes, comme dans les famines elle allume le feu qui pousse les humains vers des haines, des atrocités sans but comme aussi vers des joies délirantes et folles.

Sadisme des femmes dans la foule. — L'émotion intense retentit presque toujours chez la femme sur l'organe sexuel. Les fonctions sexuelles de la femme sont pourvues d'un réseau nerveux très riche qui communique directement, par le grand sympathique, au système de la moelle. Il n'est pas de perturbation chez elle qui ne l'affaiblisse;

la fatigue, et, par ricochet, ne lui excite l'appareil génital. Les amants passionnés de plaisirs intenses aiment à provoquer à plaisir des querelles à leur maîtresse, parce qu'ils savent que tout à l'heure, l'émotion, la peine, la leur rendra plus amoureuse, plus ardente. Nous dirons donc avec Ganoutchkine (1) que la femme est plus sadique que l'homme parce qu'elle est plus sexuelle.

La femme célibataire réagit plutôt à l'émotivité par des désirs vagues, par du mysticisme transcendantal qui tout en lui donnant des joies sensuelles et sexuelles même, la transporte dans des régions supra-terrestres où elle s'anéantira, s'identifiera d'autant plus délicieusement que l'époux divin de sa religion lui apparaîtra plus fugitif, plus angoissant.

Les grands événements historiques provoquent souvent des délires d'impudeur, de sadisme. La foule éprouve le besoin de montrer sa nudité.

Le 9 thermidor, après la mort de Robespierre, le Palais Royal est inondé de joueurs

1. Dr Pierre Ganoutchkine. *Annales médico-psychologiques*, 1901.

et de filles, de femmes demi-nues, du meilleur monde pourtant, mais aussi provocantes que des prostituées. « Puis s'ouvrirent ces bals de victimes où la luxure impudente roulait dans l'orgie cachant ainsi un faux-deuil (1). »
Mais l'exemple le plus frappant du sadisme des femmes nous est fourni par l'histoire du pauvre ingénieur Vatrin, de Decazeville, qui en 1886 fut couvert d'outrages par les femmes demi-mortes de faim. Pour éviter l'émeute, il voulut passer sur le toit afin de regagner plus sûrement sa chambre. Mais un faux pas le fit glisser et il rebondit sur la route, devant la populace ameutée qui l'avait aperçu. Le moment de stupéfaction fut court parmi les femmes. Elles coururent sur le mort « lui hurlant à la face la longue rancune de leur vie sans pain. »

La Maheude, femme enragée parmi les autres, s'écria: « Je te devais soixante francs te voilà payé voleur. Tu ne refuseras plus crédit... attends! attends! Et de ses dix doigts grattant la terre la Maheude en prit deux poignées « dont elle lui remplit violemment

1. MICHELET. *Les femmes de la Révolution.*

la bouche. » Mais l'acte ne fut pas suffisant, et pressant avec sa main fébrile elle lui hurla : « Tiens mange donc, mange, toi qui nous mangeais. »

Les injures redoublèrent, le groupe se grossit, les femmes exaspérées ne savaient plus quoi faire ; elles tournaient autour du mort « comme des louves ».

Tout à coup la Brûlée s'écria « faut le couper comme un matou. » — Oui, oui, cria la foule, au chat ! Et le cadavre fut profané, « privé de sa virilité morte » que ces folles se montraient avec une joie mêlée d'imprécations. » (1) Nous retrouvons ici tous les signes de suggestion et de contagion par émotivité qui portent la femme vers les extrêmes les plus affreux. L'émotion de voir tomber un être humain d'un toit constitue le premier mouvement de pitié inhérent à la femme. Mais elle se ravise bien vite ; cet individu, c'est le matou, il est la cause directe, qu'il le veuille ou non, de leur misère présente, de leur jeûne forcé. Sus au matou, hurle la populace ! Il ne parlera plus, il ne

1. Zola. *Germinal.*

se gavera plus, car la Maheude l'a su rassasier de terre.

Et chacun jette sa haine sur ce corps inerte, jusqu'au moment où épuisée de misère, de douleur et de haine, l'impulsion sexuelle viendra s'offrir à ce groupe de délirantes.

C'est le moment d'objectiver cette nouvelle impulsion et de priver le mort de ce que la nature ne vivifie plus. Le sadisme des femmes constitue l'atrocité la plus raffinée, la plus barbare que puisse réaliser un être humain.

Que conclure de cette impulsion générale de la femme, de cette sexualité qui la poussent presque toujours dans la foule à des excès inhumains ? — Y a-t-il maladie ou responsabilité ? Faut-il la condamner ou peut-on la guérir ?

Il n'est pas de code rationnel qui songerait à punir l'enfant d'un crime ou d'un délit.

L'État éduque les dégénérés, les criminels précoces, met à l'abri les fous de toutes sortes, mais ne songe pas à leur faire porter le poids de la responsabilité. La femme se rap-

proche beaucoup de la nature impulsive. Elle ne se plaint, ne vibre que pour des motifs intenses, elle n'éclate qu'après bien des souffrances, alors que sa fatigue mentale et physique est si manifeste que toute responsabilité doit en être écartée. Pourquoi Lombroso disait-il tout à l'heure que la femme est rarement anormale ? voulait-il insinuer que son état normal est le moins anormal ? Il est évident que tous les exemples de femmes dont nous avons illustré ce chapitre, que les mystiques, les passionnées, les jalouses, les affamées, les pestiférées, les cupides que nous avons mises sous les yeux du lecteur sont loin de présenter les stigmates de la personnalité consciente, normale. Peut-on les guérir ? Nous retrouvons ici le problème social. Et nous verrons à la fin de cette œuvre si l'on peut espérer scientifiquement d'enlever à la femme ce qui fait sa grandeur et sa misère : l'hypersensibilité.

CHAPITRE IV

L'INSTINCT SEXUEL CHEZ LA FEMME

I. — Instinct sexuel en général. — L'instinct sexuel chez la femme. — L'instinct sexuel est secondaire, n'est pas primordial comme celui de la conservation. — La puberté. — Les formes de l'amour dans les deux sexes. — Amour et religiosité. — L'amour et le mariage. — Le mariage et la civilisation.

II. — La prostitution. — Causes physiques, causes morales, causes sociales. — L'entôlage forme nouvelle de vol associé à la prostitution. — Éléments de la prostitution. — Perte du sens moral. — Nécessité d'une morale scientifique populaire.

L'instinct sexuel en général et l'instinct sexuel de la femme. — L'instinct, tendance innée, bien définie en notre moi, ne résulte pas de l'expérience personnelle. Il diffère de l'habitude, agrégat d'acquisitions individuelles.

L'instinct est plus ou moins brutal, maladroit ; il a besoin d'être perfectionné par l'expérience, l'habitude.

L'instinct sexuel qui a pour objet la préservation de l'espèce est un des plus impérieux, des plus nécessaires à l'homme. Il est secondaire dans la hiérarchie instinctive parce qu'il ne se développe qu'à un moment donné et que l'on peut à la rigueur s'en passer, tandis que l'on ne saurait s'abstenir de manger ou de dormir. Cependant, reconnaissons qu'il ne reste pas toujours dans cette relativité, et que souvent l'être humain se prive du manger ou du dormir pour satisfaire sa sexualité.

L'enfant ignore l'instinct sexuel parce que sa vie est purement végétative. L'apparition de la sexualité développe chez le pubère le sentiment d'autrui, fait déborder son égoïsme intense, tout en le rendant plus tributaire de son prochain, de la société.

Le phénomène pubère constitue pour l'espèce humaine l'un des événements les plus importants de la vie organique et morale. Maintenant l'individu prend conscience de soi, s'aperçoit qu'il est « nu » selon la forte expression de la Bible. Maudsley (1) dit

1. *Physiologie de l'esprit*. Traduction française, 1 vol. in-8. Schleicher frères.

excellemment : « Si l'on ôtait à l'homme « l'instinct de la procréation et de tout ce « qui en résulte intellectuellement, l'on « arracherait de son existence toute poésie « et peut-être toute idée morale. »

Cet instinct de conjugaison, qui s'accomplissait jadis au grand jour, est devenu de plus en plus personnel, caché, à mesure que marchait la civilisation (1). La froideur du climat a influé notablement sur cette évolution et les gens du nord ont connu plus tôt la pudicité que les pétulents habitants du midi.

La nature qui veut se conserver, vivre malgré nous, a semé en l'instinct sexuel une attraction très forte.

La femme sait que tous ses charmes seront la propriété de l'homme qu'elle aime, de là le soin de plus en plus exclusif qu'elle met à le cacher aux autres. L'instinct sexuel est fatal ; aussi revendiquons nous contre cette chasteté consentie follement par toutes ces religieuses, éprises de mysticisme, qui s'abandonnent à un divin époux d'autant

1. LLOYD MORGAN. *An introduction to* a) *comparative psychology*, IV 1894 ; b) *Habit and instinct*, IV, 1896, p. 16.

plus cruel qu'elles ne peuvent jamais le saisir.

Krafft-Ebing (1), l'éminent psychiatre autrichien, a fort bien montré la parenté étroite qui lie le sens sexuel à la religion. Ici comme ailleurs les deux extrêmes se touchent. Le sentiment religieux implique la dépendance, la soumission, l'amour respectueux du créateur, qui vous donne des consolations, des félicités sans bornes.

Dans l'amour sexuel, nous remarquons l'agent actif et l'agent passif. L'amante se sent presque toujours sous la dépendance de l'amant. L'intimité devenant plus étroite, les différences disparaîtront, l'amour sera plus égal, plus libre, plus idéal.

Enfin les amoureux escomptent une félicité sans bornes. Cette foi leur fait varier sans cesse la forme de leurs plaisirs pour avancer de plus en plus vers l'idéal entrevu. Le mystique et l'amoureux ne connaissent aucun obstacle. Ils veulent arriver coûte que coûte au nirvâna, au paradis des rêves infinis.

1. Krafft-Ebing. *Psychopathia sexualis*, pp. 10 et suiv. Un vol. in-8, Paris, Carré, 1895.

Il n'est pas rare de voir les magdeleines repentantes goûter de l'extase religieuse et des mystiques, comme sainte Thérèse, mélanger abondamment leur vision en Dieu, de sexualité transcendantale, ultra-terrestre qui n'impressionne pas moins l'appareil sexuel.

Les deux sentiments peuvent dériver en cruauté. Le mystique se frappe, l'inquisiteur torture. Le sadique, le fétichiste frappent aussi ou torturent. Ces deux sentiments viennent donc de la source commune : affectivité et changement.

N'oublions pas que l'époque de l'amour, c'est l'époque de l'art : l'âme s'envole, le cœur s'épanche, la nature s'anime et parle au jeune venu pour le convier à l'amour, à la sexualité. C'est ici l'origine du proverbe bien connu : quiconque est poète à son heure. Nous avons tous vécu notre petit roman. Krafft-Ebing (1) ne se gêne pas pour affirmer que le jeune homme ou la jeune fille indifférents à cette époque de beau et d'altruisme exagéré, resteront « philistins » toute leur vie.

1. Krafft-Ebing. *Loc. cit.*, p. 14.

Le premier amour est toujours romanesque, violent : l'âme neuve s'enfle, se grossit, veut des cadres larges, aérés ; toutes les muses poétiques ne sont pas de trop pour orner la première page d'un livre qu'on veut effeuiller.

Chateaubriand nous parle de la sylphide idéale, qu'il s'était composée de toutes pièces, et lui apparaissait sans cesse dans les allées unies et sombres du vieux château de Cobourg (1). »

Par malheur, ce premier amour, que l'on revêt de si belles formes, ne contient au fond que de la « sensualité », inconsciente sans doute, puisqu'elle sommeille dans l'arrière chambre du palais féérique, oriental, qu'on s'est construit, mais vraie tout de même, parce que la nature s'impose plus que le sentiment. Ces élans généreux de la jeunesse toute neuve, toute naïve, qui veut entrer fougueusement dans la lice des plaisirs sexuels, n'ont d'autre origine, que l'instinct pur et simple de la copulation qui réclame

1. CHATEAUBRIAND. *Mémoires d'Outre-Tombe*. Édition Biré, 6. v. in-8. Paris, Garnier, tome I.

ses droits et veut agir en maître, en vainqueur.

Le premier amour, avec des bases si fragiles, dure peu. Il disparaît avec la rapidité d'une vision à peine entrevue.

L'amour constant, l'amour vrai, sérieux se réclame beaucoup de l'intellectualité. L'affinité morale est la garantie la plus pure d'un amour durable. Ici, il s'y surajoute souvent ce que l'on appelle si bien l'amour platonique.

Cette forme « larvée » qui ne tient compte que de l'intellectualité, est aussi ridicule, que la première, faite de sensualité. Un alliage du premier et du second nous donne l'amour vrai et intensif. L'amour, comme tout instinct, ne demande qu'à se réaliser, aussi s'empresse-t-il bien vite de choisir l'être qui sera le confident de sa nudité.

Ici, comme ailleurs, l'homme et la femme apportent en amour leur tempérament, leurs qualités spécifiques. L'homme est plus brutal, plus matériel que la femme. Le physique l'impressionne plus que le moral. La beauté choisie le rend capable de tous les excès, de tous les sacrifices pour parvenir à cette possession qu'il a juré de réaliser.

La femme normale est plutôt recherchée qu'elle ne recherche. L'on vient à elle ; elle vient difficilement à vous. Il n'en est pas ainsi des femmes névrosées — et elles sont nombreuses — qui s'abandonnent pour un regard, qui fléchissent pour un geste. Celles ci sont provocantes, elles viennent au-devant de la passion, elles sont anormales. N'oublions jamais que l'homme qui fuit la femme est un anormal et la femme qui recherche l'homme est une malade. Celle-ci quitte son rôle passif, celui-là abdique ou perd son rôle actif.

L'affectivité de la femme est plus psychique que sensuelle, elle est durable et non épisodique. L'amour de la femme est désintéressé, il contient une grande part d'esthétique, de beauté.

L'homme n'aperçoit avant tout que la femme, instrument de plaisir et c'est en deuxième lieu qu'il songe à la mère de ses enfants. Pour la femme, au contraire, le père a plus de place que l'époux. Elle voit en le fils le microsme du père. L'époux de jadis est au deuxième plan. Maintenant l'époux ne sera vu qu'à travers le père.

L'amour comme la famille possède son his-

toire, son évolution. De tout temps les formes prescrites par les lois n'ont pas suffi à contenir les passions de l'homme et de la femme. Ils ont toujours trouvé, l'un et l'autre, un certain plaisir à goûter du fruit défendu, nous entendons, qu'ils se sont évertués à porter ailleurs qu'en leur famille, un surcroît d'activité, que le foyer ne pouvait apaiser. Le mariage que nous avons vu évoluer tout à l'heure juridiquement (1) est un des faits sociaux qui tiennent le plus de place dans les civilisations modernes. La sélection vers la famille devient de plus en plus intense, active. Cette lutte toute pacifique sans doute, comprend un tel nombre d'acteurs que tout le monde y participe plus ou moins.

Tandis que chez le sauvage, l'homme se pare pour plaire à la femme qui se fait rare, ne se montre pas toujours, nous voyons dans nos civilisations modernes une abondance considérable de femmes, qui jouent au jeu de la parure afin d'attirer le regard du jeune homme en quête de se créer un foyer. Les rôles sont maintenant renversés. A l'origine

1. Voir le premier chapitre de cet ouvrage.

nous voyons plus d'hommes que de femmes, maintenant le nombre desfemmes augmente chaque jour. La toilette vise nettement à marquer pour le mieux son caractère sexuel. Le corset et tous les autres faux... appareils n'ont d'autre but que d'agrémenter la nudité et d'exciter les convoitises du mari qu'on recherche. La femme sait fort bien ses défauts physiques ou moraux : elle se préoccupe à tout instant d'y remédier et avouons-le, y réussit presque toujours.

Plus le domaine intellectuel tient de place dans la civilisation et plus le mariage devient tardif, éloigné. Nous remarquons chaque jour que les filles des classes les plus cultivées se marient sur le tard. L'intellectualité, le romanesque les passionnent un moment et elles oublient ainsi les appels répétés de l'instinct sexuel qui réclame un époux. L'amour de la science pousse l'être humain à négliger la sexualité et c'est pourquoi la famille et la population de demain iront sans cesse en décroissant.

Mais la prostitution est là qui veille toujours sur l'âme malheureuse, sur l'époux indifférent, sur la femme inassouvissable.

L'homme est éminemment instable en amour. Marié, toutes les autres femmes lui paraissent plus belles que la sienne. Dès ce jour, il fait un pas vers l'infidélité, il essaye souvent du bonheur par ailleurs, et devient ainsi responsable de la prostitution. La femme mariée qui se prostitue est presque toujours une malade, une névrosée que les dieux de l'Olympe ne pourraient rassasier. Parfois, c'est l'épouse de tout à l'heure, que le mari néglige et que la nature torture (1). Certains hommes, fort complaisants pour eux-mêmes, s'imaginent que la moralité sexuelle est indépendante de la morale générale. « N'entendez-vous pas « souvent dire : « ceci, c'est la vie privée ; « cela ne prouve rien, cela ne nous regarde « pas. » Et de quels droits hommes si indulgents instituez-vous en votre conscience deux personnalités ? l'une qui vole et l'autre qui n'en sait rien. Celle-ci trompe sa femme, celle-là lui affirme fidélité. Celle-ci conseille la morale, l'honnêteté, celle-là n'est qu'un sépulcre blanchi. » L'homme tant qu'il vivra

1. P. Nacke, *Die sexuellen Perversitaten in der Irrenausbal. (Psychiatrische en neurologische Blauden*, 1899, p. 128.)

se lotira toujours la meilleure part, se pardonnera volontiers à lui-même de peur qu'on ne l'oublie ou le condamne.

Cependant la prostitution est contenue tout entière dans la misère organique, physiologique ou morale. Elle est provoquée souvent par des sentiments organiques comme la privation et par des motifs sentimentaux comme la haine, la jalousie, la vengeance. D'autres fois la misère, le malheur suffisent à pervertir à tout jamais l'âme honnête mais faible. La femme souffre beaucoup plus de la promiscuité que l'homme parce que son organisation physiologique, sa fonction sociale font que la maternité constitue son premier besoin, son ultime nécessité. C'est en ce sens qu'Hippocrate a pu dire que l'organe central, primordial de la femme était bien celui qu'on pense.

∴

Examinons donc maintenant à la lumière de ces renseignements préliminaires, ce fait historique et social, comme tout autre : la prostitution.

Voyons quelles formes il a pu revêtir à

travers les civilisations et quelles étapes importantes ont pu marquer son accroissement ou sa diminution.

Depuis les temps les plus reculés et dans tous les lieux où habite l'espèce humaine, la prostitution, cachée ou officielle, a toujours existé. A l'Orient comme à l'Occident le métier d'amour a hanté des esprits, a subjugué des consciences, a démoralisé l'être pensant.

Dans la Bible Agar se prostitue à Abraham dont la femme était stérile. Plus tard Betsabée, femme d'Urie, quitte son mari pour cohabiter avec le roi David. Salomon, le roi très sage et très juste devant Dieu et devant les hommes, n'avait-il pas sept cents femmes et trois cents concubines ?

Dans l'antiquité, la femme donne à sa nubilité un caractère religieux. A Babylone les jeunes filles nubiles se couronnaient de fleurs et se rendaient au temple de Mylitta (Vénus uranus) pour offrir leur virginité à la déesse en la personne de ses prêtres. Mais à mesure que nous poursuivrons, les formes extérieures de la religiosité se sépareront de l'instinct sexuel et la richesse, le lucre, feront naître de plus en plus l'orgie

sexuelle : Balthazar meurt repu, au milieu de ses femmes.

Dans la Grèce des philosophes, l'épouse légitime est claustrée, reste chez elle. La courtisane a beau jeu. Elle joue un rôle envié dans les affaires publiques même. L'Athénien songe beaucoup à l'amour. Il institue des écoles spéciales où l'on apprend le métier d'amante comme celui de sage-femme : cours de gymnastique pour développer les formes ; cours de musique pour affiner les sentiments, et flatter les pensées voluptueuses. Cet étrange enseignement fournit des courtisanes éclairées, savantes, qui feront tout avec l'ordre et le rythme que réclame le Grec éminemment artiste et voluptueux.

La Rome antique ne connaît pas la splendeur de la Grèce des philosophes. Les lupanars y sont nombreux. Cependant nous les trouvons logés dans les rues retrécies, sales, noires et tristes. La grande dame romaine ne dédaigne pas d'y aller le soir se repaître servilement, misérablement, et toutes les Messalines de la civilisation latine ne sont pas parvenues à la postérité.

Chez nous, les Mérovingiens meurent de

l'aberration des plaisirs sexuels et Charlemagne est obligé de régenter ce flot montant de bestialité et de pourriture. Mais voici que l'établissement de la Féodalité remet tout en honneur. Les ducs de Normandie, les comtes de Toulouse s'honorent de sérails nombreux et achalandés. Sous saint Louis, le Prévôt de Paris parque en un endroit spécial « ces filles de joye » effrontées qui envahissent tout. Le Moyen-âge, passionné de contrastes, nous offre celui-ci : au premier étage d'une maison un bazar d'amour, et au-dessus une école des plus honorables tenue par quelque « moine » aux mœurs sévères.

Dès le XVIe siècle, le flot grandissant de ces femmes sensuelles inquiète à juste titre le roi et les États généraux. Ceux-ci interviennent souvent. Le Moyen-âge a peur du diable mais se moque de la mort et de la pudeur : il montre sa nudité sans fausse honte. C'est ainsi que durant la grande foire de Beaucaire les filles publiques de l'endroit devaient courir toutes nues pour le plus « esbaudissement » de la jeunesse et des clercs savants qui se payaient de sensualité et de signes de croix.

Henri IV, François Ier, importeront à la cour des prostituées, cachées dans le velours et la soie. Les fameuses demoiselles d'honneur étaient parfois aussi à la peine.

Les Louis XIV et les Louis XV instituent le régime des grandes courtisanes. La du Barry passe de quelque estaminet obscur à la cour royale. La fortune est capricieuse et l'amour ne l'est pas moins.

La Révolution, moment des émotions terribles, angoissantes, retentit considérablement sur l'instinct sexuel.

Le Palais Royal fourmille de filles de joie qui craignent de n'être pas assez impudiques et s'évertuent à montrer leurs appas dans toute leur nudité. De la Révolution à nos jours la débauche a suivi les progrès de la civilisation.

La prostitution se trouve méticuleusement organisée, régentés par nos sages et savants jurisconsultes. La courtisane de maintenant n'est pas misérable comme jadis : elle est de bon ton partout où elle passe ; elle est enviée, recherchée, elle jouit du crédit des plus honnêtes gens.

De tout temps la prostitution a fait vivre

une foule d'individus déclassés, ignobles, que le travail exaspère. La femme qui vit avec un tel soutien retourne à la sauvagerie la plus absolue. Elle joue le même rôle que dans la civilisation orientale : travailler, peiner, recevoir des coups même, tandis que « l'autre » file ignoblement ses jours dans quelque estaminet louche, mal fréquenté.

La femme ainsi lotie accepte la tutelle, la tyrannie même de l'homme qu'elle nourrit de son étrange métier et plus elle est maltraitée plus elle s'attache à cet ignoble individu qui ose lui imposer un minimum de gain, de rapport. Nous voici en présence d'un sentiment de dépendance ancestral. La femme vit en joie et en amour dans la sujétion. Elle s'imagine que la vie de son ignoble compagnon lui est absolument nécessaire ou, mieux, son irritabilité nerveuse intense en fait une fatiguée, une déprimée au moral comme au physique ; elle a besoin d'aide et de protection.

Les variétés de ces « protecteurs de femmes » sont nombreuses, graduées en quelque sorte. Depuis l'escarpe des quartiers dangereux, jusqu'au beau monsieur stylé, qui fré-

quente les beaux salons, se trouve reçu partout, aux dépens de telle grande dame, en rupture de foyer, ou de telle grande courtisane, quand ce n'est quelque actrice en renom. Il est si distingué, si gentil. Ici le sentiment de dépendance réapparaît à nouveau sous une autre forme ; la femme accepte presque toujours volontairement de faire vivre et parader ce mannequin, scorie de la société.

Pauvre hère ou gentleman, le « protecteur » de femme est toujours un triste individu, un taré, un paresseux, « un noceur », une honte pour la société. Il a toutes les tares morales du dégénéré. C'est un faible puisqu'il n'ose faire effort vers la vie honnête. C'est un taré, puisqu'il perd la notion du réel, du conscient, ne sait gagner sa vie. Le dernier progrès de la civilisation nous fournit un cas bien curieux, signe des temps nouveaux. C'est l'alliance de la sexualité et du vol. Nous voulons dire que « l'entôlage » dont nous parlent tant nos feuilles publiques nous a révélé une organisation disciplinée vers le vol et le vice.

Entôlage, entôleuses, entôlés disent nos

gazettes quotidiennes. Celui-ci n'y croit pas; celui-là s'en rit mais beaucoup ignorent les procédés, ou la particularité de ce nouveau métier. Tout se perfectionne et l'entôlage nous fournit le dernier progrès de la malhonnêteté. Aujourd'hui nous avons le cambrioleur à redingote, éduqué, élégant, portant délicatement sous son bras une fine serviette d'homme d'affaire. Nous possédons l'audacieux étrangleur qui se présente chez vous, — surtout chez les vieilles gens — avec les dehors les plus aristocratiques et vous endort gentiment à l'aide d'un joli foulard de soie. L'entôlage sans aucun doute possède une organisation savante, bien combinée. Ses membres sont nombreux et d'ordre différent. Les entôleuses opèrent tantôt à Paris, tantôt en province, elles sont toujours par « équipe » de deux. Un inspecteur « limier » leur taille la besogne, les avertissant des bonnes affaires à réaliser. L'entôleuse est toujours fort jolie, superbement costumée, fréquente les restaurants les plus mondains, les plus recherchés et arrive presque toujours à amorcer sa victime, tant elle sait s'y prendre.

La chambre d'opérations présente un caractère spécial, elle est plutôt sombre, le lit est entouré de rideaux qui serviront tout à l'heure, et une porte discrète, bien dissimulée par un meuble et de la tapisserie, donne accès à la pièce contiguë, recéleuse de la complice « qui est tout yeux et tout oreilles à ce qui va se passer. »

Au moment... psychologique, alors que les sens sont distraits et que les rideaux sont bien clos, la porte basse s'ouvre délicatement, et la « tire-laine» s'empresse de fouiller dans le menu le « gros jean » de l'alcôve bien close.

Demain, le « naïf coucheur » s'habillera insouciant, satisfait, se dira bien qu'il n'a jamais vu femme si belle, si aimable et décor si mirifique, si oriental. Tout à l'heure, dans la rue, revenu à la réalité, il apprendra que son portefeuille à billets de banque contient des coupures de journaux au lieu et place de ses valeurs argent. Parfois, il ne se doute pas que la galante personne est quelque chose, sinon tout dans l'affaire. Cependant, le plus souvent, il soupçonne bien vite sa belle « coucheuse». Il revient chez elle, mais

« elle n'y est plus » déclare l'hôtelier ignorant ou savant en la matière. Et voici que l'entôlé, parfois disciple de Thémis, gros fonctionnaire de province, ou commerçant en renom, va se sentir bouleversé par un petit problème psychologique et moral.

Si je me plains, ma femme, ma famille, tout le monde le saura !... Pourtant, je suis volé et que faire? Et le prudent entôlé s'en tient là, rentre chez lui gros Jean comme devant, se promettant bien, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

L'entôleuse, dès son vol, remet intégralement la somme, toujours importante, à son inspecteur qui la déverse, frais déduits, à la caisse générale : vol et honnêteté se choquent ici étrangement.

L'entôleuse est presque toujours une femme intelligente, habile, qui raisonne bien sur son métier dont elle connaît les avantages, les inconvénients. Si vous la trouvez dans la prison où les nécessités d'une telle profession l'ont un jour conduite, elle vous causera longuement de la portée morale et sociale de son emploi, — « Monsieur, nous « rendons de grands services à la société,

« nous corrigeons, nous punissons les maris
« infidèles, les jeunes gens trop dépensiers.
« Pourquoi ces ignobles individus trompent-
« ils leur femme ? Les épouses lésées nous
« doivent une grande reconnaissance. »

Ainsi cause l'entôleuse qui n'a retenu de sa profession amorale qu'une sophistique spécieuse qui la met à couvert du remords.

L'être humain est obligé presque toujours de trouver des raisons à une faute. Le remords est si exigeant, si intense dans la conscience que l'esprit doit se raisonner et se justifier sa faute, s'il veut vivre en paix.

C'est rarement pour satisfaire une obsession que les entôleuses pratiquent cette ignoble profession, mais bien pour mener une vie luxueuse, oisive. Elles espèrent plus tard pouvoir vivre de leurs rentes, dans une bonne petite ville de province où, avec de l'argent, elles seront considérées : la campagne a un culte spécial de l'argent ; l'homme riche est salué, considéré ; qu'il soit honnête ou pas, intelligent ou idiot, s'il a de l'argent, il est quelqu'un.

Que penser de cette catégorie spéciale de

débauchées? Sont-elles malades? doit-on les punir ou les guérir ?

Nous ne pensons pas être en présence d'anormalité en pareil cas. Toutes ces femmes agissent en connaissance de cause et tournent ainsi les institutions sociales à leur profit; grâce à la simulation habile de certaines maladies mentales elles évitent souvent la prison, se font héberger dans des asiles d'où elles ne sortiront que plus disposées à recommencer.

Les guérir à cet âge paraît bien difficile. Il est du devoir de la société qu'elles déshonorent et corrompent de les priver de toute liberté, de les arrêter dans l'exercice de leurs mauvais penchants, de leurs pratiques coupables (1).

∴

La prostitution officielle ou clandestine des grandes villes et de Paris en particulier est exercée surtout par certaines catégories

1. A. SUTHERLAND. *Necessity and responsability* (*The north americ. review*, 1899, vol. 168 p. 169). B. MERCIER. *The journ. of mental science*, 1899, page 65

de femmes que les besoins de la lutte pour la vie ont mises en infériorité vitale. L'ouvrière, la femme de chambre, l'employée de magasin, gagnant un maigre salaire mais dévorées par le luxe sont souvent les victimes de la vie de promiscuité. Les femmes névrosées, tarées physiologiquement ne sont pas aussi nombreuses en pareil cas que l'on a bien voulu le dire. Nous rencontrons surtout des causes morales ou sociales, pour expliquer les premiers pas vers cette lamentable profession.

La *bonne* qui voit chaque jour sa misère, sa servilité coudoyer l'omnipotence des riches, se laisse leurrer souvent par le fils de la maison, ou par son maître lui-même qui la jettera dans la rue dès que repus, sans même un remerciement, la plongeant presque toujours dans le besoin et la misère.

L'employée de nos magasins luxueux, n'admire-t-elle pas chaque jour sa compagne éblouissante d'une toilette qu'elle gagne complaisamment et dont elle fait parade? L'ouvrière qui vit seule, chichement, s'ennuie tant, qu'un certain jour, elle finit par se convaincre des récits mille fois contés, par

des compagnes heureuses de leur mariage « par usage ».

Les raisons physiques de la prostitution sont tout entières dans la brutalité et la ténacité des passions de l'homme. Il va au-devant de l'innocence pour la corrompre, il est provocateur de débauche et d'immoralité.

La faiblesse organique, physiologique de la femme est un terrain tout préparé pour les passions de l'homme. Que de fois aussi un amour malheureux est le point de départ d'une vie déréglée ? Le goût du luxe, de la parure, du bien-être, une éducation pitoyable, une civilisation pervertie mènent rapidement à la prostitution. Plus un peuple est heureux, plus il connaît le bien-être et davantage il est sexuel, perverti, débauché. Parfois nous rencontrons une éducation élégante, incompatible avec la misère ou la relativité de situation. L'habitude et l'orgueil ont fait les frais de la vie coupable. La misère physique et morale en un mot, sont les plus grands pourvoyeurs de la débauche. Tous ces gens, cessent de s'adapter au milieu ambiant, sont inférieurs aux événe-

ments extérieurs, ne sont plus conscients et libres de leur personne, deviennent faibles, refusent la lutte qui fait les volontés et les caractères.

Reconnaissons que la tentation est grande, intense dans une époque de sensualisme comme celle de l'heure présente. Il faut tant d'activité, d'effort, pour se créer aujourd'hui une situation qui vous permette de vivre sans trop souffrir !

Je comprends ce bouleversement de cerveau d'ouvrière modeste, de servante rebutée qui aperçoit un beau jour un horizon plus gai, plus vaste, un intérieur coquet qui sera le sien, où elle commandera. Elle pourra, bientôt boire à la coupe de la vie, elle ne courbera plus l'échine pour recueillir des insultes ; les désirs pervertis d'un homme lui assureront le bien être et la paix. C'est bien le cas de dire que la morale est terrible, cruelle pour les pauvres ! Quel mérite a-t-il cet heureux de l'argent à garder son honnêteté, à rester en bonne harmonie avec sa conscience ? Tandis que le pauvre qui souffre chaque jour risque de perdre à chaque instant sa dignité d'homme. La douleur

déprime, fatigue, épuise l'esprit le plus sain. Victor Hugo le comprend bien lorsqu'il s'écrie dans un élan de pitié, d'indulgence :

Oh ! n'insultez jamais une femme qui tombe !
Qui sait sous quel fardeau la pauvre âme succombe ! (1)

La prostitution grandira sans cesse à mesure que s'étendra parmi un peuple le sentiment de l'amoralité. La misère morale conduit aux excès sexuels de toutes sortes, la perte du remords replonge l'individu dans les couches primitives de la civilisation. Nous regrettons amèrement, pour notre part, que la morale n'ait pas suivi les progrès scientifiques. La science démolit sans le vouloir, grâce à la précision de ses méthodes, le mythe, l'inconnaissable, la religiosité parmi la foule. Elle rend les peuples de plus en plus humains, pratiques et positifs. Cependant le sentiment de la moralité ancienne, de la religiosité antique n'a pas été remplacé, et le peuple — c'est-à-dire tout

1. Victor Hugo. *Quatorzième chant du crépuscule.*

le monde — a besoin d'un viatique, d'un pilote qui le conduise dans la vie, le modère dans ses emportements. La morale scientifique, sérieuse, des temps nouveaux, manque à l'esprit de la masse. Parce qu'on lui montre le ridicule des religions, elle s'imagine qu'il ne faut plus de morale officielle ; le vide fait en elle par la sagesse transcendantale qui est vaincue et justement condamnée, lui cause de l'angoisse et de l'anxiété. Il est temps que les esprits se réveillent, remplacent l'absente, par une sagesse faite de raison, de liberté et de dignité humaine. Il ne nous faut pas une morale d'intellectuels mais une conduite de vie qui aille frapper à la porte de la dernière chaumière, s'y installe en conquérante pacifique avec les armes douces et suggestives de la persuasion dans la vérité.

CHAPITRE V

L'IMPULSION AU VOL. — LES VOLEUSES DES GRANDS MAGASINS

I. — Le grand magasin, son organisation. — Qualité des voleuses — Manies de collectionneurs. — Kleptomanies, trois qualités de malades. — Causes prédisposantes. — Vie sexuelle, maladies mentales. — Hystérie et neurasthénie.
II. — Explication psychologique de la kleptomanie. — Thérapeutique physique, psychique.

Le grand magasin, machine puissante, formidable, absorbe et vomit sans cesse une foule avide, troublée, amante passionnée d'émotions folles, de désirs jamais assouvis. La clameur confuse de cette fourmilière humaine qui se hâte de jouir, de toucher, de froisser nous transporte bientôt dans je ne sais quel palais féerique, enchanteur. La musique excitante, les voix scandées, triomphantes presque, des employés articulant

une vente, l'entassement considérable, varié de marchandises chatoyantes, traîtreusement rangées assiègent, ballottent intensivement, de mille manières, ces menus cerveaux de femmes envieuses, qui voudraient tout acheter, tant est grande leur concupiscence. Ces innombrables têtes surchauffées, éperdues, ne sortent qu'à regret de ce lieu sensuel emportant en leurs yeux las d'émotions, et dans une suprême hallucination, l'incalculable quantité de hochets que la cruelle nécessité vitale leur refuse, mais que l'envie possède.

La machine grandiose qui trouble tant de cerveaux a fait naître la monomanie du vol à l'étalage ou kleptomanie que nous allons étudier maintenant.

Cette impulsion au vol, toute spéciale, est pratiquée tantôt par des femmes semi-folles, fortement tarées, tantôt aussi par des névrosées que nous trouvons honnêtes et correctes en tout le reste. Dans le premier cas les sujets volent inconsciemment, automatiquement. Dans le second nous avons affaire à des psychasthéniques infiniment plus conscients de la vie et de la réalité.

Elles constituent l'élément le plus répandu, le plus fréquent de ce genre de vol.

Lasègue (1), Lunier (2), Lacassagne (3), et surtout Dubuisson (4) ont observé cliniquement nombre de cas dont nous voudrions tirer les conséquences psychologiques qu'ils impliquent.

La kleptomanie pure se décompose en une obsession consciente avec impulsion plus ou moins impérative, irrésistible. La plupart des vols sont dépourvus de tout mobile raisonnable. Ces malades sont riches pour la plupart, de bonne famille, et d'habitudes morales des plus correctes par ailleurs. Les objets dérobés ne présentent presque toujours pour eux aucune utilité. Ils s'empressent d'ailleurs de les délaisser, de les blottir dans un coin dès que leur émotion a été satisfaite. Telle femme entre

1. Lasègue. *Le vol aux étalages, Archives générales de médecine,* février 1880.

2. Lunier. *Des vols aux étalages, Annales médico-psychologiques,* 1880.

3. Lacassagne. Rapport au Congrès d'Anthropologie criminelle, Genève, 1896.

4. Dubuisson. *Les voleuses des grands magasins,* Lyon, Storck, 1901.

brusquement dans les magasins du Louvre, dérobe plusieurs pièces de soie, qu'elle jette dans un passage dès sa sortie (1).

La kleptomanie est susceptible de bien des degrés : elle peut commencer par des tics et finir par des impulsions fréquentes. Chez l'homme surtout nous trouvons parfois des monomanes bibliophiles, philatélistes ou autres qui ne reculent pas devant des actions coupables quand il s'agit de posséder tel document de valeur, tel manuscrit célèbre, tel vase authentique. Le plaisir hyperintensif de compléter, enrichir une collection peut dominer et vaincre la conscience la plus méticuleuse, l'esprit le plus honnête.

Courier cite dans ses lettres un brave marquis lettré qui volait de l'argent pour acheter des livres. L'Anglais amoureux du réel, du pratique, du document authentique ne serait-il pas mû par les mêmes motifs quand il emporte de nos musées, l'orteil de quelque Vénus célèbre, ou le menu fragment d'un monument renommé ? Cette manie du docu-

1. BOISSIER et LACHAUX. *Contribution à l'étude clinique de la kleptomanie, Ann. médico-psychologiques*, janvier 1894.

ment a fait naître une corporation lucrative, les fabricants de fausses antiquités, de faux tableaux qui exploitent à l'envi ces monomanes invétérés.

Nous retrouvons aussi une forme plus anodine de la possession chez les monomanes, qui éprouvent l'impérieux besoin de se procurer nombre d'objets semblables. Ainsi lorsque M[me] Go... (1) rencontre une potiche ou de la dentelle qui lui plaît, elle s'empresse d'en acheter une grande quantité « par crainte qu'il ne s'en fasse plus de pareille. » Quelques jours après quand je reparle à cette femme des potiches, ou des innombrables mètres de dentelle, elle me répond d'un air indifférent « qu'elles se trouvent dans le cabinet de débarras ou dans tel meuble. » C'est en vain que je louange la potiche ou la dentelle, son œil n'est plus luisant, son esprit semble ne plus apprécier l'objet de sa monomanie.

M[lle] Louise n'oublie jamais d'acheter plusieurs couteaux qui lui plaisent. Elle sait

1. Observation de l'auteur.

fort bien que c'est ridicule mais elle éprouve un certain plaisir à les posséder (1).

Dans tous ces cas la dissociation mentale, par l'impulsion, est faiblement atteinte et la notion d'achat et de payement se fait tout naturellement dans le cerveau. Ici la joie dans la possession est aussi intense que chez le kleptomane. Ces deux sujets mesurent leur satisfaction au nombre des objets et l'on pourrait presque traduire par des chiffres leur contentement intérieur. L'objet aimé, doublé, décuplé et possédé par elles voilà leur suprême égoïsme, leur ultime contentement. Mais la vraie kleptomanie se différencie notablement de ces cas anodins que nous venons de citer. Elle constitue une étape plus importante dans la dissociation mentale; l'élément émotionnel est maintenant plus intense puisqu'il détermine un acte immoral, antisocial : le vol. Les motifs les plus prédisposants à la kleptomanie sont fournis par la vie sexuelle; le plus grand nombre de voleuses sont à la période pubère, en menstrues, en état de grossesse ou traversent la

1. Observation de l'auteur.

crise grave de la ménopause. La plupart n'ont d'autres motifs que des émotions chocs, intenses et les autres sont des névropathes, des folles ou des idiotes.

I. — La puberté qui bouleverse le physique comme le moral détermine des envies, impulsions très voisines de celles de la grossesse. Lunier (1) nous cite un bijoutier à qui l'on volait tous ses couverts en argent. Il fit prévenir la police qui ne trouva d'autre voleur que sa fillette âgée de treize ans. Elle avoua qu'elle ne pouvait s'empêcher de dérober une cuiller chaque fois qu'elle passait devant la boutique paternelle. Elle jetait tous ces couverts dans les fosses d'aisances. L'examen médical ne révéla aucune tare et l'on ne trouva d'autre explication que la « nubilité ». Cependant, deux ans après, la monomane eut des accidents hystériques assez graves.

II. — Les menstrues qui durent quelques jours fatiguent beaucoup la femme, se traduisent en irritabilité et nous fournissent des cas typiques d'impulsion au vol.

1. *Annales médico-psychologiques.* Tome II, p. 211, 1880.

Durant ses jours critiques Mme A... emporte d'un magasin en renom, vingt-deux coupons de dentelles. Arrêtée elle se plaint de l'intensité de sa sensation. « En présence « de ces dentelles j'ai perdu la tête et j'en « ai mis dans mon panier autant qu'il a pu « en contenir ; s'il eût été plus grand, j'en « aurais mis davantage; c'était une folie, une « frénésie (1). » Il est piquant de savoir que cette femme ne se parait jamais de dentelles.

Cet autre sujet « ne se contient plus » si au moment des règles, on le contredit ou le tourmente. Une troisième ne peut s'empêcher de voler quand elle passe devant un grand magasin. Le médecin lui conseille de ne pas sortir. « Mais comment faire pour ne plus sortir, s'écrie-t-elle en pleurant (2). » Ces cas nous font songer à la malade du professeur Janet qui s'arrachait les cheveux, malgré elle. Il lui fut conseillé d'appeler sa mère chaque fois que la tentation apparaîtrait. Quelques jours après la jeune fille se déclarait même impuissante à appeler sa mère, Malgré bien des procédés rééducatifs, ces

1. Dubuisson. *Loc. citée*, Observ. XXIII.
2. Dubuisson. *Loc. citée*, Observ. XXIV.

malades tiennent à leur impulsion et la cultivent jalousement.

Mme P... eut de fortes émotions, il y a quelques années, au moment des menstrues : il y eut même arrêt de ces fonctions. Depuis elle est atteinte d'impulsion au vol à chaque période. « Elle se croit comme en état d'ivresse (1). » La veille de ses délits elle a toujours eu quelque histoire émotive qui se traduit le lendemain par l'impulsion favorite.

III. — La grossesse par ses fameuses « envies » est bien connue de tout le monde. Les aberrations des sens sont nombreuses en pareil cas ; la femme devient plus fragile, plus délicate de caractère, un rien peut la bouleverser.

Mme R... eut une forte émotion, il y a neuf ans. Elle eut la partie droite du corps paralysée, resta dix-huit mois muette. Depuis, à chaque grossesse, elle se détraque et vole dans les grands magasins (2).

1. Lunier. *Annales médico-psychologiques*, février 1880.

2. Bontemps. *Thèse Lyon*, 1894 (Observ. Artaud).

Mme L... qui porte le onzième enfant au moment où elle est arrêtée nous intéresse beaucoup. Souvent en passant devant le magasin, elle se sauve pour n'y pas revenir. Mais d'autres fois elle revient, hésite et repart encore. Ces jours-là, elle finit par succomber (1).

III. — Les troubles de la ménopause peuvent se rapprocher des désordres de la puberté. D'une part c'est l'inauguration de la vie sexuelle, d'autre part c'est sa dissolution. Le premier moment crée, le second dissout, démolit.

Mme T... est l'épouse d'un riche cultivateur : elle vient de voler une paire de chaussons. Depuis les accidents de la caducité, elle est devenue irascible, émotive à l'excès, la moindre contrariété la pousse au vol (2).

Tous ces malades volent, nous le voyons, après une émotion qui rappelle un choc plus violent. Leur récit montre bien qu'au moment de la tentation ils ne sont plus dans la réalité. « J'étais troublée », « j'étais comme dans

1. Dubuisson. Observ. XXVI.
2. Dubuisson. Observ. XXVIII

un rêve », « mon esprit tournait ». Toutes ces déclarations sont caractéristiques d'une conscience troublée, d'un cerveau fatigué.

Enfin tous ces différents malades, ainsi que les persécutés, sont des faibles: ils éprouvent le besoin d'extérioriser leur acte, d'en éviter la responsabilité; « c'était plus fort que moi », ou bien « qui donc m'ôtera de pareilles idées. » Celle-ci « souffre de son action et vole malgré elle »; celle-là sait fort bien qu'elle accomplit le mal « mais ne peut résister à la tentation. »

Soubourou (1) explique l'impulsion au vol durant les différents stades de la vie sexuelle, par des toxines que sécrète le fœtus et par des auto-toxines d'origine sexuelle dans tous les autres cas. Quelle que soit la valeur de cette explication ingénieuse, l'on ne peut en tenir un compte rigoureux puisqu'elle n'a pas été contrôlée.

Les malades les plus inconscients possèdent une hérédité chargée, sont eux mêmes

1. SOUBOUROU. *Les voleuses des grands magasins*. Thèse, Bordeaux. 1904.

2. DUBUISSON. Observat. II.

tarés par des désordres physiologiques et mentaux très graves.

Mme B... très émotive, accomplit inconsciemment tous ses vols ; quand on l'interroge « elle répond par des pleurs. » Mme C... faible d'esprit, vole un poulet au marché. Quelques instants auparavant elle a été émotionnée par la perte de son porte-monnaie. Cette femme a été condamnée douze fois pour vol. La première fois elle était enceinte. Depuis, sa monomanie ne l'a pas quittée.

Mme G... part triste, préoccupée, pour le grand magasin ; elle en revient alerte et gaie (1).

Les kleptomanes purement fous ne sont pas du tout anesthésiés par leur folie. Il semble y avoir en eux un phénomène de double conscience. Celui-ci ne voit pas pourquoi il payerait des objets qui sont à tout le monde. Celui-là et beaucoup d'autres affirment qu'ils ont volé ou prétendent qu'ils ont payé.

Il y a assurément entre les kleptomanes une question de degré. Depuis le psychasthénique qui accomplit souvent le vol, jus-

1. Dubuisson. Observ. III.

qu'au dément presque inconscient, la conscience de l'acte va se désagrégeant de plus en plus.

Voici Mme R... qui en sept ans d'études primaires est parvenue difficilement à savoir lire et compter. Une catastrophe lui ayant enlevé toute sa fortune, nous la voyons depuis commettre des vols nombreux. Ici le sentiment de dépendance est bien net. Ce sont des voix qui lui ordonnent de voler. Elles lui commanderaient de voler tout le magasin qu'elle le ferait.

Telle autre vole souvent et s'en cache minutieusement à son mari : « Dieu le lui a ordonné. »

Voici une kleptomane neurasthénique (1) qui perd de plus en plus le sentiment du réel et vole dans ces conditions. Cette autre est une enfant ; la moindre impulsion la bouleverse et la vainc (2).

Mme G..., à la suite de la mort subite de son père, se met à voler : d'un caractère naturellement doux, elle est devenue irascible et méchante (3).

1, 2, 3. Dubuisson. *Loc. citée*, observ. 7, 8, 9 et 12.

Mme T... dont le mari occupe une situation considérable, vole depuis la mort d'une jeune fille de seize ans.

Mme D... neurasthénique qui a éprouvé de gros revers de fortune qu'elle a assez bien supportés, s'est fait arrêter plusieurs fois pour vols à l'étalage : « quand je vole, j'ai perdu la tête, je suis folle. » Encore aujourd'hui elle se demande ce qui a pu se passer en elle.

La femme hystérique est très souvent candidate à la kleptomanie. Ces sujets impressionnables à l'excès sont tout préparés pour l'impulsion au vol. Nous n'essayerons pas — après le travail magistral de notre maître M. Janet — de refaire l'état mental de ces malades. Il nous suffira de mentionner que la suggestibilité, l'émotivité, l'impulsivité, la distraction du monde réel constituent les stigmates les plus expressifs de cette maladie.

Mme C... possède des tares nombreuses. Quand on lui parle ou même quand elle est seule, elle rit et pleure sans motifs. Elle éprouve un besoin constant d'agitation stérile. Son mari lui ayant défendu d'acheter tant de jouets, elle en vola pour plus de trois

cents francs et à son insu. Interrogée, elle répondit : « Je savais bien que je faisais mal, « mais je me rassurais en songeant que « mon mari payerait tôt ou tard (1). »

Mme O..., abandonnée par son mari, est rongée par la jalousie ; chaque jour elle est en butte à des émotions. Elle cherche souvent querelle à sa rivale. Comme dérivation elle fait du crochet toute la journée chez elle, et, dans l'omnibus, quand elle sort. Son ancien mari, contrairement à ses habitudes, l'ayant battue un jour qu'elle le suppliait de revenir au foyer, elle en fut si convulsionnée qu'elle vola le lendemain (2).

Mlle R... étudiante fort intelligente, préparant l'École normale de Sèvres, s'adonne parfois à la kleptomanie. Interrogée, elle répond « que son vol la répugnait mais il « lui semblait que sa volonté n'y était pour « rien et qu'elle n'en était point responsa- « ble (3). »

Mme K... vole rapidement, s'empresse

1. Dubuisson. Observ. 14.
2. Dubuisson. Observ. 16, 17 et 22.
3. Dubuisson. Observ. 16, 17 et 22.

de jeter dans un tiroir l'objet de son vol, n'en parle à personne et ne peut songer à son action sans éprouver un vif remords (1).

Enfin une personne hystérique de notre connaissance, fort intelligente, poète distingué, éprouve un « secret plaisir » à voler dans les grands magasins. Ce bruit l'étourdit, cette foule lui fait perdre sa timidité native. Elle se croit bientôt dans un « parc » fréquenté, au milieu d'une fête éblouissante et elle vole avec « l'impression qu'elle n'est plus chez autrui. »

Elle ne va au grand magasin que lorsqu'elle se trouve de mauvaise humeur, après une émotion, quand les muses sont rebelles à sa lyre ; alors elle dérobe des rubans de soie qu'elle aime froisser souvent « c'est plus fort que moi », dit-elle, une fois l'acte accompli (2).

∴

La vue semble jouer le plus grand rôle dans le vol aux étalages. Songeons que beaucoup de ces malades sont plus ou moins

1. Dubuisson. Observ. 16, 17 et 22.
2. Observation de l'auteur.

hystériques, ou en période sexuelle délicate. A ces moments apparaissent toujours des troubles mentaux et physiologiques. Ces malades présentent la plupart du temps des aberrations de la vision.

Le kleptomane nous offre bien des parentés avec la nature enfantine. L'enfant possède peu ou pas la notion d'autrui. Il est d'un égoïsme pur et jusqu'à l'époque pubère semble plutôt nous dire « c'est moi qui existe. »

Les vitres qu'il brise en revenant de classe, les fruits qu'il dérobe sur le chemin de l'école ne produisent pas chez lui l'émotion vraie du remords. Il se souvient alors simplement que les parents et le maître lui ont dit que c'était « mal » d'agir ainsi. La morale est en lui si nouvelle qu'il n'y ajoute pas grande importance.

Représentons-nous encore un enfant, recevant un jouet d'une personne amie. Il en est si heureux, si content que dans son plaisir à la possession il oublie presque toujours de remercier son bienfaiteur, quand il ne se sauve pas aussitôt.

Il y a quelque chose de tout cela chez le

kleptomane. La dissociation mentale le replonge dans le sentiment enfantin, la moralité va se désagrégeant. En présence de l'objet tant désiré, il le prend aussitôt fébrilement, oublie de le payer (le merci de l'enfant) et s'enfuit. Le remords automatique ne viendra que par la suite. La grande quantité d'objets semblables doit entrer pour une bonne part dans la réalisation de leur impulsion. Une malade ne me disait-elle pas ? « Monsieur, il y en a tant (d'objets) que l'on peut bien en prendre un. » Tous ces vols sont injustifiés, peu utilitaires. Les conditions de fortune des sujets sont toujours des meilleures. Dans tous les cas les perquisitions nous révèlent, blottis au fond d'un meuble, les objets volés, absolument intacts sans oublier l'étiquette. Là encore, nous rencontrons la manie de la possession pour elle-même.

La kleptomane ne songe presque jamais à préméditer ou prévoir un vol. Les objets la suggestionnent fortement et sur le champ. Peu ou pas de délibération, elle obéit aussitôt. La sensation, le sentiment ne sont pas spécifiques, ils ne deviennent, en définitive, qu'une question de quantité, d'intensité : plus

forte est l'impulsion, plus grand sera le relâchement et partant, plus intense sera la joie, la satisfaction. Nous savons des gens fortunés qui sont très fiers, bien plus fiers qu'auparavant quand ils peuvent se rendre à l'Opéra avec un billet de faveur! C'est le procédé qui doit satisfaire : au fond, nous voyons là une satisfaction primitive de la possession qui se surajoute au plaisir d'être privilégié, de n'être plus dans la catégorie banale des payants.

Ce qui frappe le plus dans la kleptomanie c'est que le sujet se trouve mis en infériorité par l'émotion, ne connaît plus le réel.

Souvent l'hérédité le charge et le voici ballotté par les circonstances de la vie.

L'obsession au vol dérive toujours d'une forte émotion choc (dissociation mentale) qui plonge le sujet dans une faiblesse très grande. Il ne connaît plus la vie pratique. Les kleptomanes n'ont plus cette fonction du réel, qui constitue le sommet de la hiérarchie des phénomènes psychiques (1). Ils

1. Dr P. Janet. *Obsessions et psychasténies*, 2 v. in-8°, Alcan 1903.

ne s'adaptent plus aux événements extérieurs, à l'idée et à ses concomitants : ils sont dissociés et ne peuvent plus synthétiser.

Les kleptomanes typiques ne seraient en définitive que des psychasthéniques. Ils en ont tous les stigmates décrits par notre maître M. Janet. Nous les voyons faibles, impulsifs, scrupuleux. Ainsi que les faibles, les mystiques ils mettent toujours leur faute sur le compte d'un agent extérieur, qui leur a ordonné d'agir « c'est malgré eux ». Le pasteur G.-M..., esprit fort intelligent mais qui se croyait le Christ, employait les mêmes procédés que les kleptomanes. « Dieu l'absolvait de tous ses péchés et en faisait son nouveau fils, son nouveau rédempteur. »

Très gourmet, il s'excusait charitablement de ce défaut en déclarant que Dieu lui avait ordonné de bien se conserver. Il est évident qu'un esprit si distingué était incapable à cette heure de synthétiser sa conscience dispersée et qu'au fond ses apparitions divines n'étaient autres que des artifices, des petits mensonges dont il ne se rendait pas compte.

Tous ces malades sont inférieurs à leur

moi pour ainsi dire. Le cerveau privé d'attention, de volonté et de mémoire suffisante est abandonné à la vie sentimentale, impulsive, automatique. Ils souffrent alors de « l'étrangeté » dans laquelle leur apparaît la vie, le monde. C'est ce caractère d'étrangeté qui leur fait dire : « c'est drôle, je ne pouvais m'en empêcher ! »

L'impulsion au vol est une des formes larvées de la décharge produite par l'émotion choc. L'acte troublant se présente si brusquement que, l'esprit, privé d'attention, ne peut se ressaisir et obéit immédiatement. L'explication psychologique définitive de la kleptomanie nous échappe encore. Nous devons en attendant énumérer les signes caractéristiques de ce genre de délit. Dans tous les cas nous rencontrons toujours :

1° Une fatigue générale des facultés psychiques ;

2° Le sentiment d'incomplétude, d'angoisse qui crée l'obsession ;

3° L'émotivité, l'impulsivité ;

4° La satisfaction intense mais éphémère une fois l'acte accompli.

∴

Comment guérir cette monomanie regrettable ? Y a-t-il un traitement physique et un traitement psychique ?

Les exercices corporels, les sports en général produisent le meilleur effet. La gymnastique rythmée,produit de bons résultats. Mais le traitement physique ne peut pas suffire ; il faut rééduquer cet être affaibli, distrait. Le traitement psychologique est le plus patient et le plus long. Il doit consister tout d'abord à réorganiser le pouvoir d'effort, d'attention. Il faut trouver au malade une activité intellectuelle quotidienne et sérieuse. Lui faire apprendre une langue vivante ou lui faire expliquer, raisonner des textes d'auteur. L'on doit éviter au sujet, surtout au début, toute espèce d'émotion; il faut lui aplanir les petites difficultés de la vie. Quand la volonté, l'attention seront revenues, le sujet se trouvera guéri, de lui-même ; l'honnêteté morale reprendra possession de son ancien domaine.

Pour supprimer les facteurs extérieurs de la tentation, il faudrait une organisation nouvelle du grand magasin. Les objets ne devraient pas être ainsi étalés, en si grand

nombre, à la portée de toutes les mains. Il faudrait supprimer aussi cette musique, ces scènes de cinématographe qui ne font que suggestionner agréablement le sujet et le préparent aux impulsions mauvaises. L'on devrait arrêter la délinquante au moment même et l'admonester devant tout le monde.

Au total la kleptomanie est une tare d'origine tout émotionnelle ; elle prend sa source dans l'émotion, elle finit par l'émotion c'est une monomanie spéciale bien spécifique de la femme.

CHAPITRE VI

L'ÉMOTIVITÉ CHEZ LA FEMME

I. — La femme se montre partout et en tout sentimentale et émotive. — Meneur: elle est souvent grandiose de dévouement, d'abnégation : c'est là sa grandeur.
Menée elle accomplit aveuglément la volonté du meneur, elle est conduite aux pires excès, aux pires maladies : c'est là sa misère.
II. — L'émotion est dissolvante, désorganisatrice : maladies produites par l'émotion.
III. — Conclusions générales : Émotivité et émancipation de la femme.

Durant notre longue pérégrination chez la femme, nous avons remarqué partout la sentimentalité spécifique qu'elle apporte dans ses actions. Nous l'avons vue passive, faible, presque toujours menée et rarement meneur. Meneur, quand la maternité est en prise avec les difficultés vitales, quand le danger menace le petit. Avec un enfant sur les bras elle bravera tous les dangers, connaîtra l'hé-

roïsme le plus pur, sera l'étonnement de tous. L'instinct maternel centralise au besoin toute son activité, réveille en elle l'énergie de deux êtres, la pousse aveuglément vers l'action. Meneur, après une famine atroce, des nuits sans sommeil, des malheurs domestiques poignants. Ces femmes siciliennes qui mangèrent de la chair humaine, ces êtres minés de faim à Decazeville obéirent à la poussée aveugle de l'instinct le plus ancestral, le plus exigeant, le plus nécessaire dans la vie d'un être : la conservation. Manger pour vivre est le premier des biens. Et ces criminelles avaient tant souffert, tant enduré que la folie les poussa aux dernières aberrations de la nature sauvage. Meneur, quand le pays est occupé par l'ennemi, quand la souffrance publique, la misère morale sont telles que le vent de la folie souffle partout. Une Jeanne d'Arc, une Bernadette de Lourdes sont des obsédées, des mystiques qui réclament l'indulgence, et leurs actes de suggesteurs n'ont pas le caractère net, la marque propre du meneur digne de ce nom : conscience, volonté, action multiple.

Menée, la plupart du temps, la femme obéit à toutes les impulsions de son corps et de son esprit. La faim l'assiège bien vite, l'amour la paralyse, l'absorbe toute, la maternité lui fait délaisser le père, son état de suggestion permanente la prédispose à tous les actes anormaux, à toutes sortes de maladies.

L'impulsion au vol, le sadisme dans la foule, les atrocités révolutionnaires répondent de son obéissance au meneur, de sa faiblesse de résistance devant l'action, devant la passion, le besoin.

Nous avons vu son cerveau moins bien organisé, son système nerveux réagissant sans cesse, son pouvoir d'inhibition, d'arrêt amoindri, sinon éteint, par le moindre choc émotionnel. Son rôle dans la vie est éminemment passif, sensitif.

Elle est faite pour l'art, le jeu, la spéculation ; elle s'offre sans cesse changeante et ondoyante à notre curiosité.

Il ne faudrait pas s'imaginer cependant que toutes les femmes, sans exception, sont incapables de posséder les qualités d'action, d'élaboration du sexe fort : nombre d'elles se

ro…les de l'adaptation et du cou-
…t, raisonné, sachant comman-
…tivité. Bien des hommes, dont
…iologiques sont manifestes, se
…e la femme par bien des côtés.
Leur excitabilité, leur faiblesse, leur névropathie, en font plutôt des asexués que le public appelle, avec son gros bon sens, des « hommes-femmes ». Mais il faut se souvenir que nous sommes ici dans les généralités, dans l'aspect ordinaire des manifestations multiples d'un phénomène; nous devons nous y maintenir si nous voulons tirer profit de nos observations, si nous voulons connaître le mal et ses remèdes.

∴

Toute la partie active de la vie psychique, tout ce qui est effort dans le temps, tout ce qui constitue la tension souple, adaptée à la vie extérieure, suivant le moment et les circonstances, nous paraît se réaliser chez l'homme.

Tout ce qui exige de l'affinité, de la finesse, du tact, tout ce qui dérive de la spontanéité délicate constitue l'apanage indiscutable de

la femme. L'homme joue le rôle actif, la femme joue le rôle passif. L'homme va au devant de la lutte, la provoque même souvent, la « voit venir » dirions-nous et se trouve vainqueur dans la majorité des circonstances. La femme, au contraire, redoute le combat, aime la paix, la tranquillité, conserve ses forces pour la défensive, se laisse assiéger souvent sans qu'elle s'en aperçoive, aussi la voyons-nous la plupart du temps vaincue, victime.

L'abstraction, le raisonnement, la synthèse mentale, qui groupe les éléments des idées, établit des rapports de cause à effet, qui dissocie quand il lui plaît pour reconstituer ensuite ; l'action consciente qui se sait, qui se veut, qui détruit l'obstacle au lieu de l'éviter, ou de s'y jeter sans armes, sans résistance se constatent trop peu souvent chez le sexe faible. Le minimum de force pour la plus grande somme de résultats, voilà l'homme. La femme ne centralise, n'inhibe ses forces, que dans les circonstances solennelles de la vie et encore c'est inconsciemment, malgré elle, que nous la voyons agir. En tout autre cas, elle redoute l'adaptation au milieu et

aux circonstances. Le moi de la femme est au dehors d'elle-même en quelque sorte, elle ne sait le garder tant il lui pèse. Il faut que l'époux, l'enfant, l'amant et la nature en aient la meilleure part.

Un esprit qui se dépouille avec tant de facilité et de grandeur d'âme ne saurait être riche et fort devant l'adversité, la catastrophe ou la passion ! L'homme, au contraire, ne voit la vie que par rapport à lui-même, n'aime les autres que tout autant qu'il s'y voit lui-même; dans le plaisir qu'il procure à autrui, il y devine d'abord le sien ; l'homme est égoïste, avare de son énergie, garde sa force pour la lutte, l'action.

La femme n'arrive à l'idée que par la voie de la passion. Nous savons maintenant un peu ce qu'il faut penser de la passion. Elle déforme tout, elle change la face des événements. La passion possède un quotient spécifique chez tous les êtres. Les luttes passionnelles sont les plus longues, les plus vibrantes parce que l'être est modifié, changé : il parle sophistique comme il parlerait raison.

Les grands débats de l'humanité sont

d'origine passionnelle ; partout où il y a passion, il existe des contradictions, de la controverse. Si les vérités mathématiques impliquaient le moindre sentiment elles ne seraient plus vraies, et générales, des doctrines adverses les envahiraient, les modifieraient. Les problèmes de l'art, de la morale, de la croyance sont éternels, parce que le jeu passionnel, spécifique à chacun, nous empêche de nous entendre et de nous ranger à la commune mesure, à la même appréciation. C'est pourquoi le moindre incident politique ou social sera déformé, c'est-à-dire transformé, exagéré par la femme qui ne peut se dépouiller du sentiment, qui ne peut abstraire l'idée pure, de sa causalité passionnelle. La femme est normalement sensitive, l'homme est normalement actif. Nous comprenons maintenant aisément pourquoi Auguste Comte (1) qui l'a beaucoup aimée et étudiée, se trouve l'adversaire résolu de l'émancipation intégrale de la femme. Il a bien senti qu'elle n'était pas faite pour l'action, la liberté, la responsabilité !

1. G. Dumas. *Psychologie de deux messies : Aug. Comte, Saint-Simon*, 1 vol. in-8. Paris, Alcan, 1905.

Finissons-en avec cette question de l'émotivité et pénétrons plus avant dans son domaine propre, si nous voulons savoir exactement, sciemment, quels désordres moraux et sociaux, quel « rôle » dissolvant elle joue chez l'être en général et la femme en particulier (1).

Les névroses si nombreuses qui assiègent la femme constituent la preuve matérielle de sa sensibilité, de sa faiblesse. L'émotion accentue ou provoque presque toutes ces maladies et la parenté la plus étroite peut être établie entre l'émotivité et l'hystérie, la neurasthénie, les manies furieuses, l'obsession, l'impulsion, les délires érotiques et religieux. Dans tous ces cas nous trouvons les caractères communs de suggestilité, de besoin de direction, d'aboulie en un mot ; nous y relevons le sentiment d'incomplétude, d'étrange, le scrupule, le doute ; le sujet ne tarde pas à tomber presque toujours dans la vie instinctive, ou automatique. La criminalité nous montre la femme en meilleure posture que l'homme. Celui-ci devient naturellement,

1. Voir note de l'auteur, page 168.

facilement criminel ; il suffit qu'on touche à son moi, qu'on le blesse dans son orgueil pour que la vengeance germe en lui, pour que la haine le prédispose à des actions immorales. La femme est peu souvent criminelle et encore obéit-elle à de graves raisons, à de longues souffrances.

Elle porte longtemps sa haine ou sa jalousie avant de l'objectiver, de la faire éclater ; mais quand vient l'heure du forfait qui doit la délivrer de son amertume, la représaille est affinée, savante, complète. La femme va toujours d'un extrême à l'autre, elle ignore la proportion, la mesure, le juste milieu.

Il n'est donc pas de choc affectif, de lutte sentimentale qui ne laisse de traces — tels les esprits animaux de Descartes — dans le cerveau de la femme. Il s'ensuit toujours un abaissement plus ou moins durable du niveau mental. Parfois l'émotion sert d'excitant, d'activité, mais nous verrons combien cette action est éphémère. Elle aboutit en définitive à une plus grande fatigue, à une plus grande dépression mentale.

L'émotion commence de bonne heure chez la femme. La fillette nous apparaît déjà bien

caractérisée dans ses tendances. Mais il faut arriver à l'adolescence, au seuil de l'époque pubère pour constater tous les signes, tous les attributs qui feront souvent la grandeur et la misère de la femme de demain.

Le grand événement de la nubilité devrait s'accomplir dans le calme le plus absolu. Combien de parents ignorent qu'il faut éviter les chocs, les surprises à leur enfant !

Une jeune fille de quatorze ans, réglée depuis un an, a été bouleversée par la mort de son père. Depuis, elle ne veut plus porter la robe qu'elle avait lors de la disparition du père. Elle n'aide plus sa mère dans les soins du ménage, par crainte d'empoisonner les siens ; ayant eu à se servir de poison pour soigner le malade elle n'est pas sûre qu'une partie de ce poison ne soit pas restée sur sa robe, sur ses mains, surtout sous ses ongles ? Elle se pose maintes fois ces questions dans la journée. Elle vit inactive, n'ose bouger. Quand elle se lave plusieurs fois les mains, elle se montre plus satisfaite (1). Mais cela dure peu et bientôt le même délire de

1. Dr Jules Voisin. *Psychologie de la puberté*, une broch. in-8°, p. 31. Paris, Masson, 1900.

contact, le même scrupule recommenceront de plus belle.

Voyons un deuxième cas non moins intéressant : F...(1), âgée de treize ans, est en pleine évolution pubère. Elle a coutume, quotidiennement, d'aller prendre son père à la sortie de l'atelier. Mais l'autre jour, celui-ci, contre son habitude, car il est sérieux et rangé, ayant bu plus que d'ordinaire, chercha querelle à quelque camarade et bientôt une bataille violente s'engagea. La jeune fille s'évanouit et l'on dut la transporter en toute hâte chez le pharmacien. Depuis elle ne veut plus sortir, ne veut plus aller à l'école ; elle pense à la honte que lui a fait endurer son père. « En « classe, dans la rue tout le monde, la mon- « trera du doigt. » Si on l'oblige à sortir elle prend aussitôt une figure si suppliante qu'elle désarme sa mère, son entourage ; il semble qu'elle va s'évanouir encore. Dans ces deux cas nous voyons fort bien le désordre organique et moral produit par le choc émotionnel qui se traduit finalement sous forme de doute, de scrupule pour la pre-

1. Observation de l'auteur.

mière et de pudeur, d'obsession de honte pour la seconde.

L'émotivité se manifeste donc de bonne heure, dès que la raison, la connaissance se font jour dans une intelligence ; elle est une condition de la conscience parce qu'elle implique un rapport de cause à effet. Plus tard tous les désordres imaginables seront produits par l'émotivité, depuis les tics les plus anodins jusqu'aux délires les plus dissolvants.

Ainsi une jeune fille perd sa mère en mai 1900, s'agite pendant dix mois et finalement est atteinte de tics de la tête (1).

Une autre jeune fille après accident de chemin de fer dont elle est sortie saine et sauve puisqu'on n'a constaté chez elle aucune lésion, se plaint quelque temps après de ne pouvoir plus marcher et fait une paralysie des jambes qui durera sept mois (2).

Les chocs amoureux sont encore plus graves de conséquence parce qu'ils pénètrent fort avant dans la vie psychique et viscérale de la femme.

1 et 2. Malades cités par Janet dans son cours sur les émotions, 1903-1904. (Collège de France).

M.... est fiancée. Quelques jours avant la cérémonie du mariage, le futur époux meurt subitement dans des circonstances dramatiques. La jeune fille tombe dès le lendemain dans un mutisme, un état de prostration grave.

Aujourd'hui elle est atteinte de confusion mentale complète. Elle ne répond que par signes ou par monosyllabes très secs : oui, non. Elle est à peu près anesthésiée, au moral comme au physique ; elle reste inerte, les bras pendants des journées entières (1).

Nous ne relevons chez la jeune fille et dans sa famille aucune tare sérieuse. M... était fort travailleuse, très rangée, ne faisait aucun excès d'aucune sorte.

Ces trois exemples qui ne sont que des types d'une foule d'autres que nous pourrions citer nous montrent bien le choc émotionnel surprenant « comme le voleur de l'Évangile » la femme sans arme, sans force de résistance : elle ne peut lutter avantageusement contre la douleur.

Immédiatement après le choc, nous

1. Observation de l'auteur.

remarquons un arrêt général, une hésitation qui se traduira, se fixera définitivement par une anomalie quelconque, par une obsession souvent durable.

L'émotivité affaiblissant ainsi l'esprit le rend incapable d'action utile, le dissout en partie, le rend faible et « misérable » (1). L'esprit se voit assiégé alors par une foule de doutes, de scrupules, d'éléments divers qui pénètrent par ce cerveau grand ouvert à toutes les manies et les obsessions. L'esprit se persécute, doute de lui-même, du monde extérieur, il a besoin d'être suggestionné; tel un enfant il lui faut un directeur, un maître qui le conduise et l'instruise à travers les petits méandres et difficultés de la vie. Les médecins, les prêtres et parfois les amis sont les conseillers habituels de ces barques fragiles que l'émotivité a souvent rendus faibles pour toujours, car l'émotion crée fréquemment l'émotivité. L'on pourrait dire en cette matière comme en bien d'autres qu'il n'y a que le premier pas qui coûte.

1. Dr Pierre Janet. Forte expression qu'il emploie pour qualifier les désordres post-émotifs.

Legrand du Saulle (1) connaissait fort bien ces malades qui venaient souvent le trouver pour lui réclamer aide et protection. A chaque fois elles lui posaient les mêmes questions et en recevaient invariablement les mêmes réponses. Elles ne s'apercevaient jamais de la monotonie de leurs doutes, quittant toujours le médecin « heureuses et contentes, tout comme si le prêtre leur avait dit « allez et ne péchez plus. »

D... atteinte de folie de scrupule d'origine émotionnelle demande si réellement elle est très méchante ; si tout ce qu'elle fait est mal ? — On lui répond qu'il n'en est rien et elle s'en va satisfaite (2).

Q... rêve à tuer sa mère et craint d'exécuter un jour cet affreux rêve. Si on lui montre que cette idée s'en tiendra là, qu'il n'y aura pas de conséquences fâcheuses, elle partira rassurée (3).

Tous ces sujets ont besoin qu'on « remonte leur pendule » ainsi que le disait si bien

1. Legrand du Saulle. Paris, 1893.
2 et 3. Janet. *Névroses et idées fixes*, tome 1, p. 458.

l'un d'eux à M. Janet. Il faut les admonester ou les conseiller de temps à autre pour qu'ils puissent continuer leur vie habituelle. Le temps efface assez vite cette suggestion verbale, mais le remède n'étant pas cher ils reviennent dès que le doute les reprend.

La confession n'aurait d'autre rôle, dans la religion, que de parer aux graves inconvénients qu'elle fait naître dans les esprits scrupuleux, qui prennent à la lettre les dogmes et les prescriptions d'une Église exigeante. Tout le monde sait l'état mental de ces dévotes que le scrupule assiège, envahit sans cesse. A tout instant elles voient l'œil de Dieu s'appesantir sur elles, de minute en minute elles se croient l'objet de la vengeance divine. Leur remords est si délicat, si fréquent, qu'il leur faut de toute nécessité un directeur spirituel qu'elles iront trouver plus fréquemment qu'il ne voudrait, j'imagine. Une queue de cerise mangée malgré la volonté des dogmes leur semble un crime grave devant Dieu et devant les hommes. Elles font à chaque instant l'inventaire de leurs fautes, elles se demandent anxieusement ce que peut en penser le Seigneur et

elles courent vers ce prêtre dispensateur de châtiment ou d'indulgences, qui ne manque pas de rassurer ces malades en les invitant à un bon acte de contrition, qu'accompagneront des paroles d'allègement et de réconfort.

D'autres fois ces douteurs s'adressent à leur entourage immédiat. Ils réclament un avis, une opinion, ils veulent être conseillés coûte que coûte tant ce besoin est en eux exigeant, impératif.

R... qui a quarante-deux ans est une névrosée. Elle a constamment besoin de soutien moral. Hier, elle me demandait pourquoi le médecin lui avait ordonné telle tisane ? Suis-je malade ? Ma maladie est-elle grave ? Faut-il prendre cette tisane ? Elle craint que cette tisane... inoffensive, lui fasse du mal et ce n'est qu'après lui avoir répondu qu'elle n'est pas malade, qu'elle est atteinte d'une bénigne indisposition qui sera guérie par cette infusion, qu'elle se montre satisfaite : ses yeux brillent d'aise maintenant et la voici absorbant gaiement la potion régénératrice (1).

1. Observation de l'auteur.

Ces sujets sont très distraits en définitive. Ils ne se rendent pas compte du décousu de leur anxiété, de la banalité de leurs scrupules. Ils n'ont plus cette fonction du réel, cette difficulté de synthèse qui juge sciemment, en toute connaissance de cause ; ils sont tombés dans une hiérarchie psychique inférieure, leur conscience s'émotionne inutilement, ils ne proportionnent plus la réaction à l'excitant, ce sont des agités sans but, sans raison.

Ce besoin de direction est si répandu chez le sexe féminin que nous voyons chaque jour et à tout instant l'épouse se faire rassurer par l'époux ou par des amies sur l'effet de telle toilette, sur la beauté ou la valeur de telle parure. La femme est faible, elle fut créée pour la suggestion, son état mental réclame un maître, un directeur, la vie lui devient étrange quand elle est seule, quand elle se voit privée de direction.

II. — Les chocs amoureux sont les plus violents, les plus exigeants dans le cerveau féminin. Nous savons que l'amour de la femme est tout entier dans l'être aimé, elle se donne sans partage ; tout choc émotion-

nel, toute rupture de ce côté se présente à elle comme un abîme où elle ne peut s'empêcher de s'enfoncer. La femme est éminemment bonne, sincère et dévouée en amour. Elle apporte tous les trésors de sa douceur, de sa grandeur d'âme.

P..., a trente-trois ans : elle est fille de mère hystérique. Sa jeunesse est fertile en accidents nerveux divers. De vingt-cinq à trente-deux ans elle vit avec un amant qui la soutient, lui aplanit les difficultés. Elle n'a plus d'attaques ni de délires. Mais voici qu'à cette époque « l'ami » quitte le bercail après une violente discussion. Dès lors, elle devient exigeante, irascible, entre dans des colères terribles, ne s'occupe plus, perd la mémoire et l'intelligence. Maintenant elle reste debout, immobile des heures entières, ne s'intéresse plus à rien, ne comprend plus ce qu'on lui dit : Elle se trouve dans un état de confusion mentale permanent.

Un deuxième cas dont le thème est moins charnel, quoique les conséquences post-émotionnelles finissent par de l'érotisme nous montre fort bien la place laissée par l'absent, l'abîme créé par le départ d'un être aimé.

Z..., est une jeune fille de vingt-trois ans, sans antécédents héréditaires bien nets, mais qui est faible et très émotive. Le départ de la religieuse qui dirige l'ouvroir où elle travaille, a suffi pour la plonger dans la plus profonde inquiétude. Elle entreprend aussitôt des démarches bizarres auprès des autorités ecclésiastiques, pour faire revenir la religieuse à son ancien emploi. Bientôt convaincue de l'inutilité de ses démarches elle entre dans un violent désespoir, refuse de manger, de se coucher, essaye de se tuer et ne tarde pas à devenir délirante. En de violentes attaques d'hystérie « elle voit cette religieuse qu'elle presse d'amour dans ses bras. » Cela se renouvelle cinq ou six fois par jour. Elle n'est pas encore atteinte d'anesthésie permanente, mais sa mémoire diminue et toute la vie active tend à disparaître (1).

Le délire hallucinatoire créé par ce départ a fait naître des impulsions érotiques curieuses. Parfois elle éprouve le besoin de descendre dans la rue pour s'offrir aux passants.

L'émotivité nous conduit souvent au mys-

1. Janet. *Névroses et idées fixes.* Tome I, p. 462.

ticisme et nous avons montré dans un des chapitres de cet ouvrage (1) combien la parenté entre religiosité et sexualité est étroite, combien ces deux modes d'activité se rejoignent souvent, et se confondent même parfois. Tout le monde sait que les magdeleines repentantes optent souvent, sur le déclin de leur vie, alors qu'elles sont lasses de concupiscence, vers les extases mystiques, vers la religiosité odorante. Le divin maître devient leur divin époux. Lasses des attouchements de la chair elles se construisent un amour plus vaste, plus transcendantal dans les bras de l'époux céleste, qu'elles voient, possèdent en esprit et en force.

Combien de jeunes filles, de jeunes femmes ne peuvent résister à la mort d'un fiancé, à une rupture de fiançailles, à la disparition d'un époux ! La douleur, l'abîme est si grand, le choc émotionnel est si brusque qu'elles se dirigent comme des folles envers et malgré toutes les supplications vers le couvent qui étouffera leurs plaintes, vers l'asile où elles se sentiront seules avec leur douleur. La douleur est égoïste ; elle aime se savourer, se

1. Chapitre IV, voir p. 80 et suiv.

torturer dans la solitude, dans l'isolement. L'on aurait tort de croire que ces jeunes femmes ou jeunes filles sont poussées vers le cloître par pure religiosité. Leur décision n'est qu'une dérivation, une conséquence de l'émotion initiale. Elles choisissent le cloître parce que la religiosité de la femme réapparaît fortement dans l'émotion, parce que se sentant seules dans la vie, dans le monde depuis le départ de l'amant ou de l'époux qui a emporté et leur cœur et leur volonté, elles se retirent dans le sein de la religion qui les dirigera, les réconfortera. Nous retrouvons ici, comme toujours, ce besoin intense, violent, de direction, signe de la faiblesse, du trouble, de la dissociation mentale produite par l'émotion.

III. — Le danger le plus grave, l'écueil le plus sérieux rencontré par la femme sur le chemin de l'émotivité réside tout entier dans la progression des désordres et dans leur fréquence. Presque toujours le moindre petit accident fera renaître l'émotion initiale. L'émotion tend à la répétition. Les conséquences morales et physiques en sont très graves. Un esprit bouleversé sans cesse par l'émotivité

qui ravive fréquemment la douleur initiale finit par s'user, se désagréger complètement. Rien n'est plus fatigant, déprimant que l'émotion.

Une femme de quarante-quatre ans, sans hérédité sérieuse mais sujette à des troubles psychasthéniques, perdit son mari à trente ans : elle fut atteinte de troubles émotifs, de tremblements nerveux variés qui recommençaient à la moindre commotion.

Mais le temps effaça insensiblement cette peine, grâce à son fils, qui vivait avec elle. Il y a deux ans celui-ci dut partir sous les drapeaux et la mère inconsolée de ce nouveau malheur, recommença tous les tics que nous lui savons. Cette fois la rechute amena une grave diminution dans la synthèse mentale.

« Je ne me reconnais plus dans la rue, il me « semble que tout est changé, on dirait que « c'est une ville nouvelle ou une ville que je « n'ai pas vue depuis longtemps (1). » Elle n'a plus la mémoire des lieux, elle vient de perdre l'instinct d'orientation ; l'on doit la conduire, telle une aveugle, à travers les

1. Janet. *Névroses et idées fixes*, p. 469.

rues de son quartier. Il suffit d'une visite ou d'une lettre même du fils pour que tous ces symptômes diminuent notablement.

Ces maladies de la solitude sont l'apanage fréquent des belles-mères, des jeunes filles ou jeunes femmes moralement abandonnées par des êtres affectionnés. La solitude les prépare à toutes ces manifestations anormales qui deviennent fort graves dans bien des cas. Une jeune femme de vingt-trois ans ne peut s'habituer au départ momentané de son mari. Elle éprouve toutes sortes de sentiments étranges, angoissants ; par besoin moral et non par nécessité sexuelle, elle se voit dans l'obligation de se choisir un amant : elle abhorre la solitude. Cette autre s'écrie souvent avec amertume : « Plus d'amis, plus personne, seule! seule!! seule!!! »

Enfin le scrupule, l'indécision peuvent se faire sentir à la moindre petite émotion. Celle-ci, après une légère contrariété, ne sait pas si elle doit sortir ; celle-là hésite entre deux chapeaux à prendre, cette autre restera béate des heures entières devant deux étoffes qu'il faut choisir (1). Le cas le plus typique

1. Observations de l'auteur.

d'indécision mentale à la suite d'émotivité se trouve cité par Janet. Une jeune femme de trente ans est couchée depuis deux ans sans vouloir essayer de se lever. Elle prétend souffrir horriblement du ventre. Plusieurs opérations chirurgicales de ce côté n'ont rien révélé. La raison, la voici, ajoute M. Janet : Il y a quelque temps un « personnage qui « avait été autrefois son amant vint lui propo- « ser de quitter son mari et son enfant, pour « reprendre avec lui les anciennes rela- « tions (1). » Mais cette jeune femme aime beaucoup son mari, beaucoup son enfant et beaucoup son amant. Une petite indisposition lui a permis d'ajourner indéfiniment sa décision. Et à chaque fois qu'elle songe à la solution qu'elle doit prendre, elle n'imagine rien de mieux que de rester où elle est. « Elle n'ose vouloir guérir, crainte d'avoir à choisir entre son mari et son amant (2). »

Cette jeune femme qui vient de se quereller avec sa belle-sœur, prend la phobie de la

1. Janet. *Névroses et idées fixes*, p. 463.
2. Janet. *Obsessions et psychasthénie*. Tome I, p. 517.

saleté : elle éprouve le besoin de se laver les mains dix fois de suite (1).

Cette femme de trente-neuf ans a perdu son fils âgé de dix-huit ans ; elle s'en est consolée normalement, mais voici qu'après une grave chute de voiture, l'obsession du fils disparu la reprend : « Si j'avais cherché un « autre médecin, si je l'avais envoyé à la « campagne, il vivrait encore ; c'est moi qui « suis coupable, je devrais me tuer (2). »

Ces malades souffrent plus ou moins, mais toujours, de ces rechutes si fréquentes, de ces petits accrocs qui finissent par les fatiguer, les exciter quand ils ne passent pas à des maladies, à des désordres plus graves. Claire avoue fort ingénument son état d'âme :

« Je ne sais pas comment faire pour m'empêcher de tomber comme une loque à la moindre émotion. Mon corps et mon esprit m'abandonnent à la moindre contrariété (3). »

Jusqu'ici nous nous sommes bien rendu

1. Janet. *Les obsessions et la psychasthénie.* Tome I, p. 521.

2 et 3. Janet. *Obsessions et psychasthénie.* Tome I, p. 536.

compte du caractère déprimant, dissolvant de l'émotion; à côté de l'aboulie, du besoin de suggestion, de direction, nous avons presque toujours côtoyé l'amnésie et l'anesthésie physique et morale. Nous avons vu toutes les maladies débuter par une fatigue, une dépression morale.

IV. — Cependant nous retrouvons des cas où l'émotion sert de tonique, d'excitant ; au lieu de produire des dépressions elle nous donne des excitations adaptées aux circonstances, mais pour une durée parfois éphémère qui les replonge dans une prostration plus complète.

L... qui est une grande scrupuleuse vit depuis des années étrangère à la vie, se cache soigneusement en son domicile. Ardemment recherchée par un jeune homme, aux fins de mariage, elle en est si flattée, si joyeuse, « qu'elle quitte les nuages » pour mener une vie nouvelle, et nous la voyons pleine d'activité et d'entrain. Ses parents, le voisinage sont étonnés de cette transformation subite.

Hélas, le dénouement n'a été que plus triste. Après quelques jours de mariage, la fatigue, l'abaissement mental, le dégoût de la

vie, l'incertitude de la perception et de la personnalité, l'aboulie avec tout son cortège d'obsessions et de scrupules envahissent plus drus, plus vivaces que de coutume, ce jeune cerveau de femme dont le bonheur venait d'être si fugitif, si vain.

Une catastrophe, une famine, au lieu de dissoudre les énergies comme il arrive d'ordinaire, créent souvent des volontés, des courages. A un moment périlleux d'une partie de canot que nous avons vécue, une jeune femme s'évanouit malgré les encouragements, les paroles rassurantes de son mari.

Une jeune fille nous étonna tous par son réel courage, sa présence d'esprit. Quelques jours après les parents de celle-ci la trouvent changée complètement ; elle devient susceptible, irritable, méchante même à propos de la moindre contradiction, du plus petit incident (1). Il s'agit là, sans aucun doute, du retentissement de l'émotion intense. Cette jeune fille avait fait un grand effort pour un grave danger et se trouvait incapable de faire un petit effort pour de petits

1. Observation de l'auteur.

incidents. L'inadaptation est ici bien plausible.

L'émotion génitale constitue aussi un bon tonique contre les désordres de l'émotion ; un dicton populaire du midi de la France semble bien vouloir exprimer nettement cette pensée. Quand deux époux se sont querellés, qu'ils se boudent, le voisin s'écrie d'un air convaincu : « Cela se guérira par le tour de coussin » ; il est manifeste que l'excitation en question fournit en pareil cas le meilleur résultat.

∴

Toutes les illustrations nombreuses dont nous nous sommes plu à fortifier nos études nous montrent suffisamment la femme en proie continuelle à l'émotivité. Il n'est pas jusqu'à la pathologie variée des demandes en mariage que nous négligeons un peu pour ne pas allonger indéfiniment notre étude qui ne nous fournisse des renseignements probants sur l'émotion. Cet acte qui paraît si simple, si élémentaire, bouleverse étrangement le jeune cerveau féminin qui n'y résiste pas toujours et se fabrique là encore des tics et des anomalies.

C'est dire que le sujet émotionné se voit constamment ballotté par les événements de la vie, il finit par souffrir considérablement de tous ses heurts qui l'épuisent, le fatiguent. Parfois le malade connaît son remède ou l'action utile à faire mais il n'ose ou ne veut, ou ne peut même souvent commencer l'acte entrevu.

L'émotion reporte l'individu à l'inhumaine nature, à la vie instinctive, ancestrale. Dès cette heure, les progrès, les traces de la civilisation n'existent presque plus et l'être se trouve à la merci de sa vie animale ou automatique. Les gens les plus éduqués, les plus convenables d'ordinaire sont souvent grossiers, vulgaires, méchants dans l'émotion.

Sauf pour les cas d'excitation que nous avons cités et qui ne sont pas la généralité, l'émotion fait toujours disparaître la conscience du réel, l'esprit de synthèse mentale. L'affaiblissement corrélatif à cette déperdition de l'attention, crée le besoin de direction, de suggestion. Mais les troubles de la volonté, de l'attention ne peuvent aller sans ceux de la mémoire.

L'amnésie contribue pour la meilleure part au sentiment d'étrange qu'éprouve le sujet. Sa vie dans la durée venant d'être sectionnée, interrompue, il se croit en présence d'une vie nouvelle d'autant plus étrange et curieuse que la « fonction de synthèse » a plus ou moins disparu. La vie viscérale semble commander maintenant en maîtresse et l'individu vit dans la misère mentale. L'être n'est plus un dans le temps, dans la durée, il est à la merci des événements ; il se fatigue sans cesse parce que sans cesse nous le voyons s'exciter.

L'on a malheureusement trop l'habitude de considérer l'émotivité, la sensibilité comme l'apanage d'un esprit fin et supérieur. Pourtant l'on devrait songer surtout que cette délicatesse de sentiment provient trop souvent d'un état névropathique. L'hypersensitif réagit facilement et souvent parce qu'il est faible, impulsif. Le roseau est plus secoué par le vent que le grand chêne, mais peut-on dire que celui-ci est moins fin, moins excitable que celui-là ? Les gens émotifs sont inférieurs dans la lutte pour la vie et la femme que nous venons d'étudier en la

plupart de ses manifestations émotives, nous en offre un curieux exemple. L'émotivité, parfois source de haute abnégation pour l'être féminin, lui ménage trop souvent la misère morale par la suite. L'émotivité constitue la grandeur mais plus souvent la misère de la femme.

Comment peut-elle songer à étouffer en elle ce regain de folie qui ne demande pour vivre que le temps et les circonstances ? Peut-elle prétendre, avec des tares si regrettables, à son élargissement intégral, complet, et n'est-elle pas folle le jour où nous la voyons parler de liberté absolue, totale? Nous allons voir dans nos conclusions si la femme peut sortir de cette infériorité manifeste où la plonge la vie sentimentale, et nous allons examiner si en possession de l'égalité civique et politique elle sera personnellement en mesure deprouver sa volonté, son action utile et efficace sur elle-même, sur les êtres et les choses de la vie.

CONCLUSIONS

Durant le cours de ces études, à travers toutes les différentes positions ou anomalies sociales que peut occuper la femme, deux grandes causes de son infériorité intellectuelle, spécifique même, nous ont apparu : l'émotivité, la sexualité.

L'action qui inhibe les événements, les appelle sur un même plan pour les discuter le plus paisiblement, le plus froidement possible, constitue l'acte supérieur de l'activité humaine. De la sorte, le cerveau n'est plus une cire molle, à la merci de toutes les pesées extérieures, mais bien un organe réel d'élaboration et de choix, capable d'attention et d'effort.

Malheureusement chez la femme, la fonction du réel, la supériorité de l'attention sur la sensibilité, l'excitabilité, n'existe que faiblement. L'émotivité commande presque

toujours chez elle. Les événements extérieurs, la font osciller sans cesse, lui font monter la gamme de tous les sentiments. L'émotion ne détruit pas les éléments de la pensée, mais elle les isole si bien que leurs fonctions sont souvent suspendues et qu'ils mourront tout à l'heure de cet isolement. La femme souffre toujours d'une telle instabilité ; elle se sent dans un frèle esquif, voguant à la dérive sans boussole et sans gouvernail.

L'instinct sexuel ne bouleverse pas la nature de l'homme comme celle de la femme. La richesse du système nerveux de celle-ci irrite constamment son cerveau et ce dernier organe ne fait rien sans que son appareil sexuel le sache. Il n'est pas de maladies de femmes — organiques ou mentales — où il ne faille tenir compte de l'état de sa fonction sexuelle. L'appareil génital de la femme précipite toujours l'émotion.

Émotivité et sexualité sont unies intimement pour le plus grand honneur et le plus grand malheur de la femme. Honneur, quand le danger lui suscite des actes de courage et d'abnégation que l'homme n'atteint jamais. Honneur, quand elle réclame de la pitié

pour les faibles, les opprimés de la vie. Honneur, lorsque grande, stoïque dans l'adversité, nous la voyons pratiquer la vertu la plus belle en l'humanité, celle qui reste bien son fief propre, sa vertu sublime : la charité. Malheur, quand cette hyperémotivité amène tout un cortège de maladies nerveuses et mentales, d'anomalies basses et méprisables. L'émotion choc peut produire chez l'être féminin une infinité de désordres ; nous savons maintenant des tics nerveux de toutes sortes, des convulsions, des paralysies, des obsessions, des impulsions, de l'extatisme purement émotionnels.

Comment remédier à cette infériorité manifeste ?

Nous croyons que l'émancipation intégrale de la femme nous la rendra « asexuée », en fera des semi-hommes que l'intellectualité absorbera toujours davantage. La femme devenue virile perdra de ses charmes, nous intéressera moins.

Par contre, l'éducation actuelle toute dirigée vers la sentimentalité, la musique, la lecture romanesque prépare bien la jeune fille aux désordres que nous connaissons. C'est

ici l'une des causes des troubles nerveux, des faiblesses mentales que présente la majorité du sexe féminin :

Il faut donc éduquer par-dessus tout chez la femme, l'habitude de se servir de sa raison (1). Il faut modérer son imagination, corriger sans cesse son jugement, fortifier, discipliner les modalités supérieures de l'intelligence. C'est en s'attachant à lui enseigner la maîtrise d'elle-même, c'est en fortifiant en elle l'esprit logique, positif, que nous l'adapterons à la vie intense, que nous la rendrons forte et volontaire devant la vie.

Instruire la femme, disait Mme de Staël, « c'est le meilleur secret pour toutes les institutions sociales et politiques auxquelles on veut assurer un fondement durable (2). »

La femme est bien prédisposée par son cerveau fragile, plastique à recevoir passivement toute sorte d'éducation. On se plaint de sa névropathie et nous travaillons tous les jours à cultiver en elle cette hypersensi-

1. JULES FERRY. Discours au Sénat. Séance du 22 novembre 1880.

2. Mme DE STAEL. *Considérat. sur l'Allemagne.*

bilité ! La femme est violente, elle est enfant, elle va d'un extrême à l'autre. Elle exagère la sentimentalité, elle exagérera l'action, la raison. Les femmes émancipées individuellement que nous connaissons et que nous n'oserions nommer nous le prouvent surabondamment.

Il faut donc à tout prix, pour qu'elle parvienne utilement à son perfectionnement intégral, que son éducation soit un alliage heureux du sentiment et de la raison, du spéculatif et du pratique. C'est donc par l'éducation, que la femme parviendra à son élargissement ; c'est progressivement que les jeunes cerveaux féminins apprendront à se commander. Leur idéal de justice et de liberté ne sera réalisé que le jour où elles auront perdu ce qui fait leur grandeur et leur misère : L'hyperémotivité dans l'amour et dans la vie.

NOTE DE L'AUTEUR

Toutes les anomalies que nous étudions dans cet ouvrage sont bien le propre de la femme. Il résulte des travaux de LEGRAND DU SAULLE, LASÈGUE, DUBUISSON, JANET, etc... que les maladies d'origine émotionnelle se développent surtout chez la femme. M. JANET nous disait naguère que les statistiques de la Salpêtrière comptaient pour les deux tiers de malades femmes. Nos propres recherches confirment pleinement ces résultats.

J.-P. N.

TABLE DES MATIÈRES

10.

Mayenne, Imprimerie CH. COLIN

